

LES PETITS POÈMES

(Suite.)

DE L'ÉPIGRAMME

L'épigramme originairement n'avait aucun caractère offensif : on donnait ce nom en général à une petite pièce de vers, écrite sur un sujet quelconque pour exprimer une pensée ingénieuse aussi bien que pour lancer un trait, et la chose alors était d'accord avec le mot (*epi*, sur, et *graphein*, écrire). « C'était une inscription, soit tumulaire, soit triomphale, soit votive ou descriptive; une peinture pastorale trop courte pour faire une idylle, une déclaration ou une plainte amoureuse trop peu développée pour faire une élégie. »

Dans les derniers siècles, l'épigramme a cessé d'avoir cette large signification; elle s'est prise dans un sens restreint et ne se dit plus que du petit poème dont le but est de censurer un abus par un bon mot ou de fronder un ridicule à l'aide d'une pensée fine et mordante. En voici la poétique, tracée par Le Brun :

Le seul bon mot ne fait une épigramme;
Il faut encore savoir la façonner,
Avec adresse en nuancer la trame
Et le bon mot avec grâce amener.
Un trait piquant d'abord plait, frappe, étonne;
Mais il s'émousse et devient monotone;
Et si le goût ne le place avec choix,
Si d'un sel pur grâce ne l'assaisonne,
Si l'épigramme à la vingtième fois
Ne vaut pas mieux, elle n'est assez bonne.

Les anciens ont beaucoup cultivé l'épigramme; parmi les latins, Martial, le plus abondant de tous en ce genre, a même souvent cherché la pointe, et plus d'une fois il l'a trouvée. Je vous en donnerai, comme exemple, cette épigramme contre les avocats, traduite par La Harpe :

On m'a volé; j'en demande raison
A mon voisin, et je l'ai mis en cause
Pour trois chevaux, et non pour autre chose.
Il ne s'agit de fer, ni de poison;
Et toi, tu viens d'une voix emphatique,
Parler ici de la guerre punique,
Et d'Annibal, et de nos vieux héros;
Des triumvirs, de leurs combats funestes.
Eh! laisse là tes grands mots, tes grands gestes,
Ami, de grâce, un mot de mes chevaux.

On ne passe à la méchanceté d'être méchante que lorsqu'elle est spirituelle. Puisque l'épigramme est une satire en raccourci, il faut au moins qu'elle soit

piquante. Railler ne suffit pas, il faut railler avec finesse. S'il est permis d'être exagéré, il est défendu d'être plat. Bon nombre d'épigrammes, bien versifiées d'ailleurs, et souvent pleines de sens, sont réoutées médiocres parce qu'elles ne piquent pas assez. Prenez une malice de Chaulmont ou de Rivarol, un de ces mots heureux qui ont fait fortune parce qu'ils étaient mordants ou qu'ils portaient juste, faites-en un quatrain et vous aurez une épigramme :

Les gens d'esprit! ah! ne m'en parlez pas,
Disait Martin, d'un ton de suffisance :
Ils ont eux seuls perdu la France.
— Que ne la sauviez-vous? lui répondit Thomas.

*.

Un jour qu'en touré d'érudits,
Rivarol avait peine à se faire comprendre :
— Ils sont là, disait-il, huit ou dix beaux esprits
Qui se cotisent pour m'entendre.

C'est souvent ainsi sur un mot, donné par les circonstances ou par le vent qui souffle, que se hâit l'épigramme. En 1768, le parlement s'était assemblé à plusieurs reprises au sujet des droits domaniaux, et il n'avait pas fait grande besogne. Un chat s'introduisit un jour dans la salle des délibérations; comme on avait beaucoup de peine à le chasser, un membre du parlement dit à son confrère : « Il ne veut pas s'éloigner parce qu'il sent que nous allons faire de la bouillie pour les chats : » De là ce dizain :

Tandis qu'au temple de Thémis
On opinait sans rien conclure,
Un chat vint sur les fleurs de lis
Étaler aussi sa fourrure.
— Oh! oh! dit un des magistrats,
Ce chat prend-il la compagnie
Pour con-eil tenu par les rats?
— Ou, reprit son voisin tout bas,
C'est qu'il a flairé la bouillie
Que l'on fait ici pour les chats.

D'autres fois, c'est en jouant sur les mots que l'épigramme aiguise sa pointe. Quand la musique du *Jugement de Midas*, sifflée à Versailles, fut applaudie à Paris, Voltaire, qui aimait beaucoup Grétry, lui adressa ce quatrain :

La cour a sifflé tes talents,
Paris appla-dit tes mer-villes;
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

Lorsque Ducis mourut, MM. Michaud et Campenon se disputèrent son fauteuil à l'Académie française. M. Campenon, prenant l'offensive, lança cette épigramme contre son concurrent :

Au fauteuil de Ducis on a porté Michaud ;
Ma foi, pour l'y placer, il faut un ami chaud.

Michaud répliqua :

Au fauteuil de Ducis aspire Campenon :
A-t-il assez d'esprit pour qu'il y campe? Non.

Que de fois les écrivains, en se maltraitant ainsi entre eux, n'ont-ils pas donné des armes aux pauvres gens qu'ils avaient raillés! Quel beau triomphe pour le gros bon sens que de voir aux prises les Trissotin et les Vadius!

Tu dis partout du mal de moi ;
Je dis partout du bien de toi.
Mais vois, quel malheur est le nôtre!
On ne nous croit ni l'un ni l'autre!
(LA MONNOYE.)

C'est l'idée rendue plus tard en moins de mots par un autre petit poète :

Vainement je te loue, en vain tu me déchires :
On croit à mon éloge autant qu'à tes satires.

Dans d'autres sphères et dans toutes les classes de la société, l'épigramme a également trouvé à mordre. Le monde entier est son domaine. Vous avez entendu dire, au chapitre des épitaphes, que les femmes étaient bavardes; c'est une calomnie, sans doute; mais elle s'est répandue et si bien accréditée qu'elle a produit un nombre incalculable de brutalités. Ecoutez plutôt :

Qu'une femme parle sans langue,
Et fasse même une harangue,
Je le crois bien.
Qu'ayant une langue, au contraire,
Une femme puisse se taire,
Je n'en crois rien.

On va même jusqu'à prétendre, tant le monde est méchant, qu'à force de parler ainsi sur tous et sur toutes, les dames finissent par être un peu sévères, faut-il dire injustes? pour le pauvre prochain :

Pourquoi toujours médire ainsi ?
Un peu de charité, mesdames, ce n'est guère.
— Ah! le conseil est fort poli :
C'est-à-dire qu'il faut nous taire.

Il y a aussi, j'en conviens, des bavards insupportables; il y a ceux surtout qui n'ont ni assez de bon sens, ni assez de goût pour laisser passer un instant sans faire montre de leur savoir, et c'est contre ceux-là que Le Brun a fulminé ce distique :

Oh ! le maudit bavard ! Oh ! le sot érudit !
Il dit tout ce qu'il sait et ne sait ce qu'il dit.

Vous raconter ce qu'il s'est produit d'épigrammes sur notre terre classique de la malice et du quatrain serait une entreprise non petite. Contentez-vous de savoir que la pointe épigrammatique n'a pas plus

épargné les faibles que respecté les forts, et qu'elle s'est attaquée surtout aux prétentions.
Qu'il s'agisse des coquettes :

Célimène se plaint toujours
D'approcher de la trentaine;
Mais je sais, moi, que Célimène
S'en éloigne tous les jours.

Des Gascons :

Nous avons de si riches plaines
Et de si fertiles coteaux,
Disait un Gascon de Bordeaux,
Que si l'on y plantait des gâines,
Il y pousserait des couteaux.
(LE BRUN.)

Des faiseurs de vers :

Rien ne te semble bon, rien ne saurait te plaire.
Veux-tu de ce chagrin te guérir désormais ?
Fais des vers, tu pourras ainsi te satisfaire :
Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvés mauvais.
(CHEVALIER D'ACEILLY.)

Ou des sots :

C'est une erreur sans contredit
D'avoir fait peindre ta figure
Sur un médaillon si petit :
Mon cher ami, la miniature
Ne peut rendre que ton esprit.

Je ne quitterai cependant pas ce sol tant fertile sans ajouter que l'épigramme prend quelquefois le ton grave de la satire, et qu'elle a donné, à l'occasion, plus d'une sévère leçon.

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régnant par la peur ?
Séjan fit tout trembler jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même; et voilà mon héros.
(J. B. ROUSSEAU.)

Ce n'est plus alors l'épigramme, dans le sens exclusif attaché à ce mot; mais c'est la critique toujours, la satire en petit; le ton seul a changé.

DU MADRIGAL

A la question, qu'est-ce qu'un madrigal? ne vous contentez pas de répondre, d'après madame de Sévigné : « C'est le mari de l'épigramme, » car, pour être mari, on n'est pas défini. Vous ajouteriez même qu'épigrammes et madrigaux « font de jolis ménages quand ils sont bons, » que vous n'auriez pas tout dit encore, et que la définition du mari resterait toujours à faire. L'Académie vous conseille de dire : « C'est une pièce de poésie qui renferme une pensée ingénieuse ou galante. » Mais vous ferez bien, si vous m'en croyez, de pousser hardiment au delà, et de comprendre dans la famille des madrigaux toute flatterie, toute gracieuseté dite

en quelques vers aimables et bien tournés. La fine malice sera l'épigramme, — la femme; le joli compliment sera le madrigal, — le mari. Les rôles ainsi seront bien distribués, et rien, je pense, ne troublera les joies du ménage.

Quant au mot lui-même, tâchez de ne pas vous laisser interroger sur son origine : de l'avis de Huet, le docte évêque d'Avranches (1), elle n'est guère moins inconnue que celle du Nil. On s'est livré à de nombreuses hypothèses, mais rien de certain n'a été trouvé. Un mot grec, *mandra*, qui veut dire bergerie, a été soupçonné d'avoir donné naissance à *madrigal*, mais il y a vraiment peu d'apparence, même en admettant que notre madrigal ait été originairement une chanson pastorale. Ceux qui cherchent les étymologies ailleurs que dans les langues mortes, ont fait dériver *madrigal* de *Madrid*, assurant que cette espèce de poésie était en vogue du temps où François I^{er} était prisonnier dans cette ville. Voilà ce qu'on appelle une forte raison. D'autres, sans quitter la péninsule, ont dit que le madrigal avait été inventé dans la ville de ce nom; ou bien, ils ont invoqué, toujours sur le sol de l'Espagne, le mot *madrugar* (se lever matin), alléguant, à l'appui de cette trouvaille, que les Espagnols disaient volontiers des galanteries dans leurs aubades. On a tenu encore d'autres savants propos de ce genre, mais ces échantillons doivent suffire pour vous convaincre qu'on n'a pas abouti à grand'chose de raisonnable.

Le vague dans lequel est restée l'étymologie du madrigal vous met à l'aise pour classer dans ce genre toutes les amabilités, toutes les courtoisies, toutes les politesses versifiées.

A UNE DAME

En laissant chez son portier une romance intitulée *l'Ennui*.

Vous m'avez demandé *l'Ennui*, je vous l'apporte;
Mais d'entrer avec lui comme il n'est pas permis,
J'ai fait comme tous ceux qui chez vous sont admis :
Je l'ai laissé, madame, à votre porte.

A UNE AUTRE

En lui envoyant une pomme avec les mots :
A la plus belle.

De la beauté cette pomme est le prix;
Vénus l'obtint, vous l'obtiendrez comme elle :
Je suis juste comme Paris,
Comme Vénus, vous êtes belle.

(IMBERT.)

REMONTRANCE

A une jeune demoiselle qui causait à l'église.

Plus vous êtes belle et charmante,
Plus vous devez avoir de respect pour ce lieu;
Vous n'y songez pas, Amaranthe,
Les anges tremblent devant Dieu.

(MONTREUIL.)

(1) Son avis à lui, c'est que *madrigale*, longtemps écrit chez nous avec un *e* muet, vient peut-être de *martigale*, espèce de poésie dont l'invention appartient aux *martigaux*, montagnards provençaux dont elle a retenu le nom, comme la *gavotte* a retenu celui des *gavots*, montagnards du pays de Gap, chez qui cette danse était en usage, bien avant qu'il y eût à Paris une Académie de danse et de musique.

A UNE JOLIE PERSONNE.

Née sous le solstice d'été.

Tout l'univers fit son devoir
Au moment où vous êtes née;
Le soleil s'arrêta pour vous mieux recevoir,
Et toute la terre étonnée
A trouvé que les jours les plus longs de l'année
Sont encor trop courts pour vous voir.

A M^{me} LA MARQUISE DE B^{***}.

Le jour de sa fête.

Votre patronne au ciel a trouvé le bonheur :
Ici-bas vous faites le nôtre;
Son partage est sans prix, le vôtre a sa douceur :
Qui n'a pas son destin, doit envier le vôtre.
Ah! bienfaisante Eglé, répondez à nos vœux;
Vous n'êtes point ambitieuse :
Contentez-vous du bien en attendant le mieux.
Un peu plus tard vous serez bienheureuse;
Mais plus longtemps aussi vous ferez des heureux.
(L'abbé PORQUET.)

Vous avez vu tout à l'heure qu'une jeune fille se nommait *Amaranthe* : c'était pour rimer avec *charmanthe*; mais le plus souvent les dames, dans les madrigaux, s'appellent *Eglé*. Ce petit nom se plaçait aisément dans les petits vers, et, d'ailleurs, il était à la mode au beau temps où florissait le madrigal :

A MADEMOISELLE ***.

En lui envoyant un chat.

Belle Eglé, vous aimez les chats.
On les accuse d'être ingrats :
Avec beaucoup d'esprit, ils ont l'humeur légère;
Mais des gens avec qui l'on vit,
L'on prend beaucoup, à ce qu'on dit.
Aimable Eglé, s'il peut vous plaire,
Le chat auprès de vous gardera son esprit,
Et changera son caractère.

(TRESSAN.)

Le maître à tous dans l'art du madrigal, c'est Voltaire. Conrart, en sa qualité de secrétaire des muses, avait donné au sieur de la Sablière des lettres de *madrigalier* français. Si l'auteur de la *Henriade* et du *Siècle de Louis XIV* n'avait pas eu tant d'autres titres littéraires, on eût pensé peut-être à l'appeler le charmant madrigalier. Aucun n'a mieux que lui su flatter avec grâce. Le jour où madame Lulli eut cent ans, Voltaire lui envoya un bouquet avec ce quatrain.

Nos grands-pères vous virent belle :
Par votre esprit, vous plaisez à cent ans;
Vous méritiez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve longtemps.

Il y avait en Allemagne trois sœurs, la princesse de Wirtemberg, la landgrave de Hesse-Cassel et la princesse de Prusse, qui étaient trois des plus belles femmes de l'Europe. L'une d'elles, dans une réunion, l'ayant appelé papa, — Voltaire alors était vieux, — il s'écria :

Oh! le beau titre que voilà!
Vous me donnez la première des places :
Quelle famille j'aurai là!
Je serai le père des Grâces.

Une jolie personne l'ayant charmé par sa voix touchante, il s'adressa ces questions :

Avec tant de beauté, de grâce naturelle,
Qu'a-t-elle affaire de talents?
Mais avec des sons si touchants,
Qu'a-t-elle affaire d'être belle?

Voltaire eut aussi des gracieusetés pour les hommes. Assistant à la toilette de Frédéric le Grand, il composa ces vers :

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore?
Ils ressemblent à ses talents,
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

M. de Fleuriot lui reprochait de n'avoir pas répondu à l'une de ses lettres, et d'avoir écrit à son fils, M. de la Tourette ; — il répondit :

Également à tous je m'intéresse :
Je vois partout les vertus, les talents.
Que l'on écrive au père, à la mère, à l'enfant,
C'est au mérite qu'est l'adresse.

Flatter en suppliant, présenter avec courtoisie une humble prière, c'est faire encore un madrigal. — La Monnoye, auteur de plusieurs jolies pièces de poésie, dont quelques unes étaient à la louange de Louis XIV, se fit recevoir, en 1672, correcteur de la chambre des comptes de Dijon. — Désirant être exempté de la somme qu'il fallait payer pour l'exercice de cette charge, il adressa au roi le sixain que voici :

Je sais comme il faut encenser,
Mais il s'agit de financer;
Grand roi, je n'en sais pas l'usage.
De grâce, exemptez-moi de grossir ton trésor;
Et considérez que le mage
Qui présente l'encens ne présente point l'or.

C'est Melin de Saint-Gelais qui introduisit, au commencement du seizième siècle, le madrigal dans la poésie française. La première petite pièce parue sous ce nom se trouve dans ses œuvres ; elle a dix-sept vers, circonstance qui fit établir comme règle qu'un madrigal ne pouvait pas s'étendre au-delà.

Le style madrigalique, pour me servir de l'expression de madame de Staël, n'est plus de notre époque. L'épigramme est restée, sinon comme genre de poésie, au moins comme ton. Comme tendance ; le madrigal a disparu. « Las ! il est enterré, le pauvre compagnon, dit M. Sayous dans ses *Principes de littérature* ; on est tenté de le regretter ; il entretenait la culture des grâces légères, aujourd'hui négligées jusqu'à l'ingratitude, quelques-uns disent jusqu'à la barbarie. »

DE LA FABLE

Qui dit *Fable* dit fiction. Le mot *fabula*, récit, formé de *fari* (parler), ne dit pas assez. Faire une fable, c'est parler, oui, mais parler avec des détours et des voiles. Chez les Latins, *fabula* ne s'est pas toujours pris pour une histoire fabuleuse, mais

chez les modernes, il n'a pas d'autre sens. Dans le langage usuel, on dit : c'est une fable, pour ne pas dire : c'est une invention, pour adoucir ce mot toujours si dur : c'est un mensonge.

On appelle indifféremment *fable* ou *apologue* l'exposé d'une vérité morale sous une forme allégorique ; mais comme il n'y a pas de synonymes absolus, il faut bien qu'une nuance au moins distingue ces deux expressions. Le grec *apologos* veut dire récit, comme le latin *fabula* ; seulement, en adoptant ces deux mots, nous avons donné à l'un un sens beaucoup plus restreint qu'à l'autre : l'*apologue* est exclusivement une allégorie dont on fait une application à l'homme ; *fable* est un terme plus général : c'est tout ce qu'on dit, tout ce qu'on raconte avec une intention préméditée ou dans un sens détourné ; il y a dans les fables de Phèdre et de La Fontaine des récits ingénieux qui ne sont pas des apologues. Le mot *fable* s'est si bien étendu qu'on dit proverbialement : être la fable de la ville, du quartier, pour dire : être le sujet de toutes les conversations, des moqueries et des commentaires.

Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée ?

(RACINE.)

Riant ou sévère, l'apologue repose toujours sur le bon sens. C'est une œuvre dramatique, une comédie en abrégé, une satire en action ; mais sans fiel, sans humeur, sans cette véhémence passionnée qui, trop souvent, ôte de la force à la raison. Une fine allusion, une ironie adroite, lorsqu'il s'agit de donner une leçon, vont plus sûrement au but que l'aigreur ou l'indignation.

La raison qui s'empporte à le sort de l'erreur.

L'apologue est né du besoin de corriger les hommes sans les rebuter par une morale trop sèche ou trop sévère. C'est la pilule dorée, c'est le mensonge venant en aide à la vérité pour la faire comprendre et accepter. Plus ou moins développé, le bourgeon de l'amour-propre est en nous ; chez tous, il est sensible et demande les plus grands ménagements. Quant aux grands, aux tyrans, aux maîtres de la terre, qui avaient de plus leur orgueil, leur puissance, peu d'entre eux auraient écouté patiemment un conseil, si ce conseil ne s'était présenté avec adresse sous le voile de l'allégorie.

Chez un puissant monarque, un jour la Vérité

Parut avec un air sévère

Qui déplut à ce prince et choqua sa fierté.

— Que voulez-vous ? Quelle pressante affaire

Vous porte à troubler mon repos ?

— Je veux, seigneur, corriger vos défauts

Et vous donner quelque avis salutaire.

D'abo d... — Sortez d'icil dit le prince en colère ;

Si le jour de demain vous revoit en ces lieux...

Gardez, éloignez-la promptement de mes yeux, »

Que fait la Vérité si durement exclue ?

Elle entre chez la Fiction,

Change avec elle et d'habits et de nom,

Va retrouver le roi, se présente à sa vue,

Et d'un air riant le salue.

Le moutarde fut enchanté,

Tant elle parut aimable.

Depuis ce temps la Vérité,
Pour s'attirer un accueil favorable,
Prend souvent les habits et le nom de la Fable,
Et son langage est écouté.

Il y a longtemps que les hommes ont peur de la vérité toute seule. Les apologues florissaient en Orient, la Bible nous en a transmis plusieurs, et la littérature indienne n'est pas moins riche en ce genre que la juive. C'est par Esope et Phèdre que la fable a passé en Occident; c'est par La Fontaine et Florian qu'elle s'est fait aimer, admirer parmi nous.

J'ai une inquiétude, mes chères demoiselles; il faut absolument que je m'en débarrasse. — Aimez-vous La Fontaine? N'avez-vous pas quelque prévention contre lui? — L'avez-vous relu depuis l'âge où l'on vous a fait pleurer pour vous mettre dans la mémoire ces beautés ravissantes qui ne pouvaient pas alors entrer dans votre esprit? — Je ne vous cacherai pas que j'ai peur de votre réponse. Vous lui avez gardé rancune au bonhomme; vous avez conservé le souvenir de ces bêtes qui parlent et agissent avec tant de naturel; quelques-unes de ses moralités vous sont aussi restées présentes; mais c'est là tout, n'est-ce pas? à peu près tout. Le poète, vous ne l'avez pas connu. — Eh bien, revenez maintenant aux fables de La Fontaine, revenez-y avec votre esprit ouvert aux belles choses, votre goût, votre intelligence cultivée, et vous trouverez un La Fontaine tout neuf qui vous tient en réserve des trésors de poésie. Le petit drame se représentera à vous plus vivant, plus animé encore qu'autrefois; la leçon aussi sera là, non sans profit pour le bon sens, et puis viendra la poésie, le charme du style, « cette grâce naïve, ce tour si simple, cette délicatesse et cette vivacité de coloris » qui devaient vous échapper autrefois et que vous découvrirez maintenant avec tant de plaisir. La Fontaine a dit lui-même : « L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme : le corps est la fable; l'âme, la moralité. » Dans la fable, telle qu'il nous l'a donnée, il y a quelque chose de plus : la poésie. — Parmi ceux qui écrivent, qui jugent et qui pensent, M. de Lamartine est le seul peut-être qui ait méconnu La Fontaine.

Après La Fontaine et Florian, ce dernier moins poète, mais bien intéressant aussi, nous comptons encore plusieurs fabulistes : La Motte, Lebaillif, Arnault, et, de notre temps, l'aimable vieillard qui charme tous les ans les séances publiques de l'Académie française par quelque fine satire. Vous avez nommé M. Viennet. Lisez ses fables, si vous ne les connaissez pas toutes. On a dit que la plupart étaient trop longues, mais ceci est à peine un reproche : tout dépend du sujet et de ce qu'il

comporte. Les fables ne sont pas assujetties à des conditions déterminées, et nul besoin de vous demander si elles doivent être longues ou courtes, ou si, comme le voulait Aristote, elles ne peuvent avoir pour acteurs que des animaux. Ces règles sont insignifiantes ou tout au moins secondaires : une fable n'est trop longue que si elle vous ennuie, elle n'est mauvaise que si elle est mal écrite et ne donne ni un enseignement, ni un utile conseil.

Les femmes poètes se sont parfois essayées aussi dans ce genre, qui a tenté un si grand nombre d'écrivains. Marie de France, la première femme dont il nous soit parvenu des poésies en langue romane, a composé beaucoup de fables. Les bêtes, au treizième siècle, n'avaient pas moins d'esprit qu'au dix-septième; vous en jugerez par cette traduction :

LE COQ ET LE RENARD

On raconte qu'un coq était à s'ébattre sur un fumier. — Près de lui vint un renard qui l'enjola de douces paroles. « Sire, dit-il, que vous êtes gentil! jamais je ne vis plus bel oiseau. Tu as surtout une voix sonore; jamais oiseau ne chantera mieux, si ce n'est ton père que je connus autrefois. Il est vrai qu'il fermait les yeux en chantant. — Oh! ainsi puis-je faire, dit le coq qui bat des ailes et ferme les yeux pour rendre son chant plus mélodieux. A l'instant le renard s'élança, le saisit et va droit vers la forêt. Il passe par un champ où chiens et bergers se mettent à sa poursuite; malheur à lui s'il les laisse approcher. — Va, dit le coq, crieur : Ce coq est à moi, vous n'en aurez rien. Le renard veut parler en toute hâte, mais il lèche le coq qui s'envole sur le haut d'un arbre. Le renard stupéfait et confus s'arrête, se tenant pour joué et mystifié d'avoir été ainsi engeigné par le coq. Aussi, plein de colère et de rage, il s'écria : « Maudite soit la bouche qui parle quand elle devrait se taire! — Maudit soit, répondit le coq, l'œil qui se ferme quand il devrait veiller! »

Morale. — Ainsi, seigneur, voit-on agir les fous et la plupart des hommes. Ils parlent quand ils devraient se taire, et se taisent quand ils devraient parler.

Ne croyez pas, par cet exemple, que les fables aient été très-répandues au moyen âge. Non, ce qui était en honneur à cette époque, ce sont les *fabliaux*, petits contes rimés, « souvent fort gais et plaisamment imaginés, » composés par nos anciens poètes provençaux nommés *troubadours*. Le *fabliau* n'avait pas un but moral comme la fable : il ne prétendait qu'à amuser. Le poète qui racontait se nommait *fableur*. De nos jours, celui qui amuse, qui captive par ses récits l'attention du cercle où il vit, remplit le rôle du fableur dans le château du seigneur suzerain.

Nos contes en vers, tels que ceux de notre excellent Andrieux, sont les *fabliaux* en progrès.

CHARLES ROZAN.

(La fin au prochain Numéro.)



BIBLIOGRAPHIE.

LETTRES INÉDITES DE M^{me} SWETCHINE

Publiées par M. le comte de FALLOUX (1).

Ce dernier volume, dont nous avons donné à nos lectrices un brillant échantillon, complète la noble physionomie de madame Swetchine. Elle y apparaît dans ses années de maturité et pendant ces jours sereins de la vieillesse, qu'elle comparait elle-même au samedi-saint, alors que le temps de la lutte austère est passé, et qu'on attend, dans la paix, le matin glorieux de la résurrection. Dans les premières lettres, particulièrement dans celles adressées à Roxandre Stourdza, on sentait le bouillonnement de la vie, les ardentes aspirations du cœur, les rêves de l'esprit qui allait à la vérité par de longs méandres; ici, la vie a dit son mot, le cœur s'est apaisé dans le commerce familial avec le ciel, et l'esprit, en contemplant la vérité, a enfin trouvé sa voie et sa joie, et je goûte plus de charme à connaître cette sainte âme dans son entière perfection, que dans ses premiers tâtonnements, quoiqu'ils fussent la conduire vers la lumière. Le style aussi, chez les gens réellement distingués, se simplifie avec l'âge; les ornements superflus tombent, il reste le fond excellent, exquis, et la forme de plus en plus sobre, nette et pure. Ce volume dont nous parlons, ne renfermât-il que la correspondance avec M. de Toqueville et avec Dom Guéranger, devrait être accueilli avec reconnaissance; et à côté de celles-là, que d'autres lettres qui commandent l'attention et excitent l'intérêt! Toutes les questions, religion, morale, philosophie, littérature, permettent à madame Swetchine de laisser voir la supériorité rare de son intelligence, fine et profonde, très-vive et très-réfléchie; jamais esprit plus souple et plus subtil ne fut uni à une telle fermeté, à une telle rectitude de principes; elle vivait de la foi, selon l'heureuse expression de saint-Paul, mais cette foi qui réglait ses pensées et ses œuvres, qui la dominait tout entière, qu'elle épanchait avec bonheur dans l'esprit d'un ami fidèle, tel que Dom Guéranger ou mademoiselle de Virieu, ne l'empêchait pas d'avoir la plus sage modération dans ses rapports avec d'autres amis moins favorisés. Elle ne prêchait pas sa croyance, elle se bornait à dire qu'elle croyait; c'est là ce qu'on peut remarquer dans ses lettres à Alexis de Toqueville. Je voudrais citer quelques traits de

cette correspondance si variée, afin de donner à nos jeunes lectrices le désir de connaître en entier ce volume et ceux qui l'ont précédé. Tous resteront, car ils sont le miroir d'une âme et d'une intelligence supérieures, et ils sont revêtus de cette belle forme littéraire, à laquelle les esprits distingués s'attachent de plus en plus. On a comparé parfois madame Swetchine à madame de Sévigné; les lettres de cette *jolie païenne* ont, je l'avoue, l'avantage pour le mouvement, la vivacité, la gaieté parfois gauloise, mais le cœur, qu'y trouve-t-il? Il est, au fond de cette correspondance, un sentiment de sécheresse qui, à la longue, fatigue et pèse: madame de Sévigné n'aimait qu'elle et sa fille, sa fille en elle, elle en sa fille; le reste de l'univers, même le *bien bon*, ne lui est agréable que lorsqu'il lui est utile; elle est loin de cette suavité que madame Swetchine exprimait par un mot charmant: « L'indifférence même est trop loin de la charité pour ne pas opprimer un cœur chrétien. » Par tous les grands sentiments de l'âme, le désintéressement, la fuite des honneurs, la charité pratique envers les pauvres, l'esprit de conciliation et de paix, la fermeté dans le malheur, madame Swetchine s'élève à une hauteur que la belle marquise ne peut atteindre.

Nous ne faisons qu'indiquer cette comparaison; on la pousserait loin si on étudiait, les lettres à la main, ces deux caractères de femmes, qui ont donné tout, l'une à la nature, l'autre à la grâce.

Mais donnons-nous le plaisir de citer quelques pensées, glanons un peu dans cette riche moisson:

« On laisse la foi aux faibles, et on ne voit pas que ce sont surtout les forts qui en ont besoin; une paille ou une plume peuvent à la rigueur se soutenir dans les airs, tandis que le métal précieux va au fond: plus il y a de puissance, plus il y a besoin de point d'appui. Archimède savait bien cela quand il en demandait un pour soulever le monde. »

« Plus j'avance en âge, plus il m'est démontré que la bonne lutte n'est guère qu'avec soi-même, et que là seulement il nous importe vraiment d'être victorieux. »

« On est seul toutes les fois que personne ne vous entend; que la confiance se refuse, que les esprits, identiques dans le but qu'ils se proposent, ne marchent pourtant ni d'un même pas, ni précisément dans la même voie. »

« Vous êtes donc surprise, ma chère amie, que je trouve le monde où nous sommes aimable. Mais n'y voit-on pas l'autre tout au travers? Demain la Toussaint! Que cette année chrétienne est belle et féconde! Là seulement les fruits sont de toutes les saisons et les roses durent toujours. Demain, la fête du ciel, de ce ciel si loin de nous qui en sommes si

(1) Chez M. Didier, 35, quai des Grands-Augustins, Paris.

peu dignes, et dont pourtant les grands et vivifiants rayons descendent jusque dans nos cœurs. Espérer, c'est jouir, et le comble de la miséricorde a été de nous faire un devoir, une vertu de l'espérance, qui, sans cette injonction absolue, eût été une si audacieuse témérité. Ah! bénissons, ne cessons pas de bénir celui qui a tant et si diversement soigné notre bonheur, même à travers nos larmes.»

« J'ai lu les lettres du maréchal Saint-Arnaud avec un goût *crescendo*. Ses lettres sont, comme il a été lui-même, beaucoup moins intéressantes jusqu'aux deux tiers du volume, et plus attrayantes à mesure qu'on suit l'homme et qu'il se fait mieux connaître. La phrase banale : il gagne à être connu, m'a toujours rendu attentive pour toute âme à l'état vrai ; elle nous explique très-souvent comment le nombre des belles morts dépasse de beaucoup celui des bonnes vies. Durant le tumulte de la vie, toutes les surprises, toutes les superfétations s'en mêlent ; tandis que la mort, quand elle souffre qu'on se recueille, montre à l'état profond, réel, ce qui n'apparaît dans sa splendeur qu'au point extrême, mais ce que Dieu voyait, a vu toujours, et ce à quoi, au dernier moment, il applique sa miséricorde sans blesser sa justice. »

« Il faut que je vous dise qu'il y a une trentaine d'années, je me trouvais ce qu'on appelle dans votre pays *dame d'honneur*, et dans le mien, *demoiselle d'honneur*, ce genre de place à la cour étant donné à des personnes non mariées. Une décoration était attachée à cette distinction, et cette décoration se composait du chiffre de l'Impératrice

surmonté de la couronne impériale, le tout en diamants et porté sur un ruban bleu attaché à l'épaule. Vous imaginerez facilement que la possession de cet M magnifique, de sa couronne brillante, dut me donner de singulières pensées. Un jour j'y cédai, et, plus ardente encore à rehausser l'éclat du rang de Marie que les Polonais, qui en ont fait leur reine, un beau matin, je la fis Impératrice de Russie, et voilà comment je m'y pris pour cela. Je commandai une statue de la Sainte-Vierge avec l'enfant Jésus, en argent, sur un fort agréable modèle que je connaissais déjà, et cette statue, je la coiffai de la couronne impériale ; sur le socle de bronze doré, j'attachai l'M en diamants, entre deux branches de lis en relief d'un travail très-élégant.... dites, après tout cela, que j'aime trop peu ma chapelle. Cherchez, essayez de trouver quelque chose que j'aime mieux qu'elle, je vous en défie..... »

Toutes ces pensées sont graves sous leur enveloppe gracieuse ; le livre tout entier est sérieux, car les pages dont il se compose furent écrites à l'âge où l'on n'est plus gai, mais aujourd'hui, la jeunesse elle-même se plaît aux réflexions, le bonheur peut exister encore, mais l'ancienne gaieté a disparu.

Nous recommandons avec instance ce nouveau volume, si doux dans son autorité, et qui, après avoir instruit les heures légères, pourra consoler les heures sérieuses de la vie. Elles sonnent pour tout le monde. Les notices écrites par M. de Falloux, avec la plus élégante sobriété, font admirablement connaître la société d'élite qui entoura pendant quarante ans madame Swetchine.

M. B.

LA FEMME D'UN OFFICIER

(SUITE.)

Le Commandant Chatillon à sa femme.

Alger, juin 18..

Ma bien-aimée Thérèse,



ous voici donc arrivés à Alger et installés en grande partie. Mes compagnons admirent la ville africaine, la citadelle et ces aspects, nouveaux pour la plupart d'entre eux, ces bigarrures de gens de toute couleur et de toute nation qui se coudoient dans les bazars et les rues étroites de la cité ; les soldats s'amuseaient de tout leur cœur, mais l'entrain général, le *sans-souci* des autres ne me gagnent pas. Les larmes que je t'ai vu répandre à mon départ, toi, ma bonne et courageuse femme, sont restées sur mon cœur ; depuis

dix-huit ans, tout a été commun entre nous ; donc, tu peux juger de mon chagrin par le tien. Tu me manques bien, et nos enfants aussi, et il me faut les occupations incessantes dont je suis accablé pour ne pas retomber sur moi-même ; je bénis Dieu de ce surcroît de travail, car, tu le sais, je crains la tristesse ; elle énerve l'âme et le corps ; je veux me fortifier et me conserver pour te revenir dans deux ans avec un nouveau grade et de belles promesses d'avenir. S'il ne s'était agi que de nous deux, souvent nous l'avons dit ensemble, le devoir seul aurait pu nous séparer ; l'ambition, même la plus innocente, n'aurait pas eu ce pouvoir, mais six enfants méritent quelques sacrifices, et tu t'es montrée bien forte, bien mère, en m'engageant à partir, quoi qu'il nous en coûtât. Quand est arrivée la lettre de mon vieux camarade Tholozan qui m'offrait de permuter avec lui,

je fus tenté, je l'avoue, et il fallut que ton courage soutint le mien. Tu m'as rendu si heureux, chère femme, que toute interruption de ce bonheur me semblait un monde à soulever, mais, tu le disais dans notre dernière soirée, l'avenir des enfants sera meilleur si j'avance moi-même dans ma carrière, et enfin, on leur doit bien quelque chose, à ces pauvres. Tu connais mes idées? on doit aux garçons l'instruction et une profession, afin qu'ils puissent se tirer d'affaire, et, s'ils ont le goût du travail, le pain ne leur manquera pas. L'homme peut se faire sa position et sa félicité; il dépend de lui-même, et j'espère vivre assez pour que mes trois fils aient le pied à l'étrier. Mais les filles? c'est là le souci et l'amour des pères; elles me rendent ambitieux, ces trois fillettes; je voudrais arriver à un poste élevé, afin de les marier convenablement ou d'économiser assez pour augmenter leur très-modeste avoir, et leur assurer, dans un lointain avenir, une existence paisible. L'idée d'une souffrance pour ces enfants, pour ma bonne Agnès, si aimante, pour Hélène, si gaie, pour ma Clairette, si caressante, cette idée, je le confesse, me met le cœur à l'envers; je ne puis envisager l'idée d'en faire des institutrices, mangeant le pain d'autrui et subissant l'humour et les caprices d'une belle dame ou d'une enfant gâtée; — ou des artistes s'épuisant à donner des leçons, ou se consumant à attendre dans leur petite mansarde qu'un marchand de tableaux vienne acheter leurs pastels ou leurs aquarelles. A part cela, quel métier peut entreprendre une femme bien élevée? ma fille ne tiendra pas le rayon dans un magasin et ne tirera pas l'aiguille pour la pratique. Elle n'aurait donc que le choix entre l'esclavage doré chez autrui, ou l'esclavage de la pauvreté, chez elle. Cela ne sera pas; je tâcherai que toutes trois aient, à défaut de richesse, l'indépendance. Tu es de mon avis, n'est-ce pas? et nous bataillerons de notre mieux pour que nos enfants soient libres et gardent bon souvenir de nous.

Je ne te raconte pas la ville, les mosquées, les femmes voilées, les juives, les cadis et les marabouts, ce sera pour nos soirées tranquilles. Ah! ma femme, quand les oiseaux seront tous envolés du nid, que nos fils seront de grands garçons, que nos filles seront établies, que j'aurai l'oreille fendue (pardon de ce terme de métier) et que nous mangerons notre retraite dans quelque village de la Bourgogne, je te promets que nous serons heureux encore et que les plus mauvais jours du passé nous feront plaisir à regarder dans ce lointain. C'est alors que nous parlerons d'Alger. Adieu, j'embrasse les chers enfants et leur mère que je chéris; je n'oublie pas Gaston. Recommande-lui d'apprendre à lire, afin de devenir vite officier. Écrivez-moi tous, Adieu.

Ton ami.
J. CHATILLON.

Thérèse à son mari

Lyon, juin 18..

Ai-je besoin de te dire, cher Juvénal, le bien que m'a fait ta lettre? j'ai eu encore des larmes dans les yeux, mais c'étaient des larmes de bonheur, en lisant les expressions de ta vieille et si douce affection pour les enfants et pour moi. Que Dieu nous

consERVE les uns aux autres! qu'il ne désunisse pas de si tôt ce faisceau sacré de la famille qu'il a daigné former lui-même: tu sais si nous prions pour toi! Je ne te dis pas: tu sais si je pense à toi; je crois que je ne te perds jamais de vue; absent, tu m'es présent.

Selon nos dernières conventions, aussitôt ton départ, j'ai cherché dans les environs de Lyon un lieu où la vie soit à la fois moins bruyante et moins chère, où je puisse vivre renfermée avec mes enfants et faire quelques petites réserves pour l'avenir. J'ai rencontré à Trévoux, aux bords de la Saône que tu aimes, ce que je voulais. Un vieux notaire qui vit seul avec sa bonne femme, me cède le premier étage de sa maison: j'y trouve une chambre pour moi et Claire, une pour mes filles, deux pour nos quatre garçons, un petit salon, une grande salle à manger, une cuisine, etc., et (ce qui fait la joie de nos enfants, grands et petits), la maison étant située sur la colline, le premier étage est, d'un côté, de plain-pied avec le jardin, tandis que, de l'autre, il domine de loin le quai et la rivière.

Tout cela est meublé à l'antique et modestement, mais nous nous y trouverons fort bien, et j'ai calculé avec Agnès et Suzanne que nous vivrions là à peu de frais en attendant ton retour. Je compte m'y occuper beaucoup de nos filles; comme toi, cher ami, j'ai la préoccupation, je dirais presque, l'idée fixe de leur avenir (tu vois que nous pensons toujours ensemble); quelquefois ces idées, ces craintes m'oppressent tellement que je suis obligée de les jeter dans le sein de Dieu, comme on jette par terre un fardeau pesant, et de dire, du fond du cœur, à celui qui peut tout: Vous êtes aussi leur Père, vous les aimez plus que je ne les aime et si elles nous perdaient, ne seriez-vous pas là pour en prendre soin? C'est à Lui que je me fie, cher Juvénal, ce qui ne doit pas nous empêcher de prendre les précautions que suggère la prudence. Comme toi, l'idée de la servitude pour nos filles me déchire le cœur; hélas! je l'avoue, c'est une idée plus naturelle que surnaturelle, elle est peu raisonnable, elle est surtout peu chrétienne, car enfin Notre Seigneur lui-même est venu pour servir. Je la ressens, cette idée, et je ne puis m'en empêcher, mais je la combats en tâchant de préparer nos enfants à cette destinée, si amère qu'elle nous paraisse, s'il plaisait au ciel de la leur envoyer. Grâce à tes leçons, Agnès, et dans deux ans, Hélène, pourront prendre le brevet, le diplôme qui honore toujours celles qui le reçoivent. Si elles deviennent mères de famille, elles pourront élever leurs enfants; si elles nous perdent avant que d'être établies, nous mourrons avec moins d'inquiétude. Et qui sait? nos filles, unies par le sang, l'amitié, la même éducation, les mêmes principes, pourraient peut-être fonder quelque établissement honorable, dans un bourg, dans un village.. cette perspective n'est pas brillante, elle ne flatte pas nos ambitions, mais elle offre quelque chose de consolant et de doux, et les voir ai si associées, dans un but utile, dans le labeur, dans la piété, n'a rien qui me répugne. Cependant, tout en les faisant étudier de mon mieux, je tâche qu'elles deviennent aussi bonnes ménagères et bonnes ouvrières. Agnès a une vraie vocation pour le ménage, et Hélène,

un peu coquette, aime l'aiguille qui sert à la parer. Si elles restent seules, elles sauront se suffire; si elles se marient, elles coûteront peu et ne seront pas dans leur maison des ornements inutiles. Mais ce mot *marriage* qui revient sous ma plume lorsqu'il s'agit d'elles, combien, cher ami, je tâche de l'éloigner de leurs entretiens et de leurs pensées! Ce malheureux mot, répété des le plus bas âge, seriné aux petites filles, inculqué à leurs yeux comme le seul but, l'unique avenir possible, que d'infortunées il a sur la conscience! que de tristes unions, précipitées, inconsidérées, irréfléchies, et contractées par vanité, parce que la jeune fille n'a pas cru qu'il y eût un autre emploi possible de l'existence que le mariage, et qu'une espèce de déshonneur s'attachait au titre de vieille fille! J'ai éloigné cette pensée de l'imagination de mes enfants, et comme elles n'ont lu aucun roman, comme elles n'ont pas d'amies qui soient venues leur infuser des idées dangereuses, leur tête est aussi tranquille que leur cœur est innocent. Je ne fais que te répéter, cher ami, ce que tant de fois nous avons dit ensemble; tu me pardonneras mes redites; avec qui m'épancherais-je sur le sujet qui nous occupe sans cesse, si ce n'est avec toi, mon cher, mon bon Juvénal?

Je suis contente de nos garçons: Félix méritait de bien bonnes lettres et ses professeurs le trouvent en progrès; Octave ne va pas vite, il a la compréhension plus lente, mais son caractère demeure excellent; Valentin est tout à fait gentil, et Gaston se civilise. Les soins de ses cousines ne demeurent pas sans effet. Il t'aime beaucoup.

Il faut te quitter, cher mari, mais l'âme reste avec toi. Adieu, pense à ta femme et à tes enfants, qui t'embrassent comme ils t'aiment.

THÉRÈSE CHATILLON.

Thérèse à son mari

Trévoux, août 18...

Cher ami,

Nous voici tout à fait habitués à notre nouvelle demeure, les enfants y sont parfaitement heureux, ils jouissent du grand air du jardin, de la vue de la Saône et des bateaux qui la sillonnent à toute heure. Pour moi, il manque à cette nouvelle demeure de l'y avoir vu; ton portrait, tes livres sont là; ton fauteuil, ton bureau attendent ton retour: c'est l'espérance, mais le souvenir, où est-il? et l'avenir est encore loin! Ces deux années me semblent longues et tristes comme si elles étaient toutes composées de nuits d'hiver. Pardon, cher Juvénal, nous ne nous étions jamais quittés....

Ma bonne tante Eulalie est venue passer un mois avec nous; elle voulait me distraire, revoir nos enfants, et (je crois) connaître Gaston. Tu devines de quel cœur nous l'avons reçue, et c'est si bon les vieux parents qui nous rattachent à l'autrefois, au passé, prêt à sombrer dans l'oubli. Ma tante est pour moi un relief de ma mère: je renoue avec elle toute la chaîne de ma mémoire; elle me parle de choses anciennes, de personnes disparues depuis longtemps, dont ma mère m'a parlé aussi, et avec lesquelles il me semble parfois que j'ai vécu: je

les ai connus, par leurs récits, ces amis originaux, ces bons voisins, ces parents respectés, et même ces vieux logis, tout imprégnés des mœurs d'autrefois, et j'aime à en entendre parler. N'avons-nous pas lu jadis, dans Sainte-Beuve, des vers qui retraçaient cette idée?...

Mais tante Eulalie connaît cependant quelque chose de l'ère moderne: elle a osé parler du curé d'Arç, et elle nous a tous menés en pèlerinage vers le saint M. Viannay. Cher Juvénal, je n'oublierai jamais l'impression que m'a faite cette figure amaigrie et transfigurée, pâlie par les austérités, animée par l'enthousiasme, que j'ai vue apparaître en chaire, ni ces paroles de feu que disait cette voix faible... on entendait Dieu... le Ciel... la Charité... et on comprenait. Que j'ai prié pour toi, mon ami, à cet autel où l'on a tant prié. Ma tante, mes filles et moi nous avons eu le bonheur d'y recevoir la sainte communion. Gaston, qui a entendu un des catéchismes du saint curé, a paru fort impressionné; il est plus attentif et plus soumis, le cher enfant, et il prie avec un recueillement qui m'édifie parfois. La semence que le Père Charles a jetée dans ce cœur ignorant, mais pur, se lève, et qui sait si Dieu ne dira pas un jour à son petit serviteur: Samuel, où es-tu? viens ici! — Tu veux faire de Gaston un soldat; moi, je voudrais le voir prêtre... Pourant je n'aurai garde de lui en parler: ces idées-là, quand elles naissent, sont un secret entre l'âme et Dieu, et un tiers ne peut que gâter l'affaire.

Ecris-nous donc, chez Juvénal, longtemps, souvent. Le facteur est devenu un grand homme pour nous, et sa venue, le grand événement de la journée. Adieu, mon ami chéri; je t'envoie une petite photographie du curé d'Arç, afin que tu voies ce saint visage; et quelques fleurettes cueillies dans notre jardin. Nous t'embrassons en chœur et de cœur.

Ta femme et amie,

THÉRÈSE.

Le Commandant Chatillon à sa femme

Alger, novembre 18...

Je reviens, bonne et bien-aimée Thérèse, d'une longue excursion le long du Tell, c'est-à-dire du terrain habité et cultivé qui s'étend entre l'Atlas et la mer. Campé, fatigué, je n'ai pu t'écrire que de courts billets, mais j'ai reçu et lu avec délices tes bonnes lettres que j'avais fait suivre et que les courriers m'apportaient. Tu peux penser avec quel plaisir je les lisais et les relisais, le soir, sous la tente, et comme mon esprit me transportait souvent à Trévoux, entre mes enfants et toi! Je vous ai vus souvent en songe, et, d'honneur, je ne désirais pas me réveiller; quelquefois, le bonte-selle sonnait que j'étais encore au milieu de vous. Je me suis quelquefois posé la question: vaut-il mieux pour un soldat être marié ou garçon, Dukesselin ou Bayard? La Nonne ou Trillon? et voici comment je la résous: Pour des guerres lointaines, guerres de conquête, prenez les hommes sans liens et sans affections, qui n'ont rien à regretter, mais pour la défense du sol natal, pour le toit, pour le foyer,

prenez des maris, prenez des pères ! et vous verrez !

A propos de voir, j'ai vu l'autre jour sur les registres matricules du régiment le nom d'un engagé, nouvel arrivé, qui m'a frappé, parce qu'involontairement, nous le retrouvons sur nos pas : c'était celui d'Albert Lavaux, né à Paris. Je me suis fait montrer le jeune homme : c'est un grand garçon, fort mince, d'une figure triste et résolue. Il ne sait rien encore, mais son maréchal des-logis lui trouve de l'entendement. J'imagine que ce pauvre enfant, fatigué du régime que lui faisait madame sa mère, se sera engagé : il ne trouvera pas, à l'ordinaire, beaucoup de poulets gras ni de vin de Chambertin, mais au moins, il n'aura plus l'ennui de mourir de faim au milieu des richesses, et d'être à la fois envié, moqué et misérable. Dis cette nouvelle à notre tante Eulalie.

Ah ! Thérèse, qu'Henri Lavaux a donc dû regretter sa fiancée d'autrefois ! autant que l'apprécie et l'aime son très-humble serviteur et ami.

JUVÉNAL CHATILLON.

J'embrasse mes enfants et mon neveu. Je recommande à Agnès et Hélène les bonnes lectures : — Rollin, si intéressant par les détails, — Bossuet, si grand et si sublime, et je désire qu'elles ne lisent jamais l'histoire qu'avec la carte ouverte à côté d'elles. Hélène me ferait bien plaisir de tracer, *de mémoire*, la carte de la première croisade, que nous avons étudiée ensemble, et j'attends d'Agnès un résumé (assez ample) des campagnes des Valois en Italie. Pour ma Claire, une bonne petite lettre à son papa sera la bienvenue. J'envoie quelques calculs à résoudre à mon petit Valentin. Adieu, ma femme et encore à toi.

Thérèse à son mari.

Trévoux, décembre 18..

Je t'adresse, cher ami, un gros paquet qui renferme des lettres de tous les enfants, des devoirs, des compositions de tes fils et filles, une vue de Trévoux par Agnès, une bourse de la main d'Hélène, et enfin la première lettre que Gaston ait écrite de sa vie. Tu verras sa grosse écriture d'enfant. Je t'assure que cette lettre en vaut dix, vu le travail qu'elle lui a coûté et c'est de lui-même qu'il a eu l'idée de t'offrir les prémices de sa science, laborieusement acquise. Il te remercie, mais laisse-moi, cher Juvénal, te remercier aussi de tout ce que tu fais et as fait pour les miens ; mon pauvre frère, ma mère, pour qui tu fus un vrai fils, et enfin cet enfant orphelin, qui te regarde avec raison comme son père. Je n'ai pu te rendre ce dévouement ; ta famille dispersée, peu nombreuse, ne s'est pas assise à notre foyer, ce n'est donc que par le cœur, cher Juvénal, que je puis te payer, mais, va, pour toi il est riche ! et le nom d'Albert Lavaux, en me rappelant ma jeunesse, me fait bénir Dieu qui t'a dirigé vers moi. J'en dirais long à ce sujet, si l'heure ne me pressait pas. Ce pauvre fils d'Albertine me fait grande compassion ; quand soi-même on est mère, on a pour tous les enfants des entraînements presque maternels.

Nos enfants se portent bien, et me donnent vrai-

ment de la satisfaction. Agnès m'aide, me soutient, me console, me devine ; on n'est pas meilleure. Hélène a besoin de plus d'efforts ; elle est un peu vaniteuse, un peu légère, le goût de la toilette et de la dissipation se laisse voir chez elle ; je ne les seconde guère, ces goûts qui seraient destructeurs de son repos, et j'espère qu'ils mourront faute d'aliment. Adieu, cher ami, ne tarde pas à m'écrire, et crois à la tendresse profonde de

Ta femme et amie,

Thérèse.

Le bon notaire vient de m'envoyer le *Moniteur* ! te voilà donc officier de la Légion d'honneur ; tes enfants se réjouissent, et je me joins à eux pour te féliciter. Que n'es-tu de retour ! les plaisirs ne dateraient pour moi que de là.

Le Commandant Chatillon à sa femme

Alger, mars 18..

Depuis longtemps, chère Thérèse, mes lettres se sont trouvées bien irrégulières, l'expédition où nous étions engagés contre une tribu rebelle, les marches, les campements, et enfin, s'il faut le confesser, une petite blessure à l'épaule, ont fait de moi un correspondant bien peu exact. Ne me gronde pas de t'avoir caché mon éraflure, tu te serais inquiétée, alarmée, attristée, alors même que ton féal chevalier courait déjà les champs à la poursuite des Arabes. Je t'avoue maintenant que j'ai été blessé par une balle, que j'ai eu un peu de fièvre, que l'extraction de la balle m'a fait souffrir, mais je t'assure en même temps, vrai, sur l'honneur, que je suis guéri, et que j'espadonne très-bien du bras malade. Je ne souffre plus du tout, du tout, entends-tu, chère femme ? la blessure m'a fait plaisir puisqu'elle justifiait ma promotion, et je crois, du reste, que notre courte campagne ne m'aura pas nui aux yeux de notre général. Voilà tout.

Les lettres de mes enfants m'ont fait le plus vif plaisir. Je suis heureux qu'Agnès soit si sage et si bonne, mais, va, un grain de folie chez Hélène, ne l'empêchera pas de devenir parfaite, à l'école de sa mère. J'étais fou, étourdi, braque, et pourtant je ne suis pas un trop mauvais homme ; j'aimais fort, comme cette petite, les beaux uniformes et les longs congés : cela a-t-il si mal tourné ? mais je t'entends : un homme, un hussard ou une jeune fille ! la comparaison n'est pas excellente, je l'avoue, mais tu as carte blanche auprès de tes enfants et tu ne peux manquer de réussir.

Voilà cet Albert Lavaux, qui, à peine arrivé au régiment, s'est avisé de se battre en duel avec un camarade de son âge. Ces deux morveux se sont alignés et battus à coups de sabre. Albert est à l'hôpital avec une blessure au poignet. J'ai fait venir le maître d'armes, témoin obligé de ces belles affaires, afin d'avoir quelques détails.

Adieu, ma bonne Thérèse, je t'embrasse ainsi que les enfants, à deux bras, et ils sont forts pour vous serrer.

Ton ami,

JUVÉNAL CHATILLON.

Le Commandant Chatillon à sa femme

Alger, mars 18..

Voici que je te reviens encore, chère Thérèse, à propos de ce jeune Lavaux. De nouveaux détails m'étaient arrivés sur son duel; il s'était battu non avec un jeune homme comme lui, mais avec un ancien engagé, ayant six ans de salle, bretteur par caractère, et qui n'avait mis dans la rencontre ni beaucoup de délicatesse ni beaucoup de loyauté. L'autre apportait sur le terrain une profonde inexpérience, et il y allait, me dit le maître d'armes, comme quelqu'un qui a envie d'en finir.

« Avec quoi ? »

— Avec la vie, mon commandant, ce garçon-là est gai comme une porte de prison. »

J'allai à l'hôpital, et je trouvai le jeune homme seul; ses compagnons de chambre, convalescents, se promenaient sous les arcades de la cour. Il me parut plus blessé qu'on ne me l'avait dit : son bras bandé reposait sur le lit et il avait au front une longue estafilade. L'air triste et abattu, il semblait rêver en regardant le grand mur nu et blanc. Je pensai aux millions de son père, et le pauvre enfant me fit pitié, comme à toi.

Il me vit, me salua et un peu de rouge lui monta aux joues. Je voulus commencer à l'interroger sur son duel et sur les habiletés de mauvais aloi de son adversaire, mais, chère Thérèse, je me heurtai contre le roc; aucun mot d'accusation ou de plainte ne sortit de ses lèvres; aux questions que je lui posai il se contentait de répondre :

« Non, mon commandant, ou : Je ne m'en suis pas aperçu. »

— Mais pourquoi ce duel ? lui dis-je enfin, avec un homme qui vous est certainement inférieur par l'éducation.

— Il m'avait insulté, mon commandant.

— Vous ne comprenez pas qu'un homme doit savoir braver même une mauvaise plaisanterie ?

— C'était pire que cela : c'était une insulte. Du reste, c'est mon premier duel, mais ce ne sera pas le dernier. Je suis poussé par une nécessité inévitable.

— Vous déraisonnez, lui dis-je, pourquoi auriez-vous d'autres duels ? Vous venez d'arriver au régiment, vous n'avez pas d'ennemis.... »

Albert détourna la tête contre le mur en poussant un soupir : il me parut si malheureux et si mystérieux que je fus pris à la fois de compassion et de curiosité. Il y avait évidemment au fond de cette affaire quelque chose de plus grave que les bons mots d'un loustic, les mauvais tours d'un camarade, les vexations d'un ancien envers un nouveau. Ce jeune homme semblait peiné et blessé dans l'âme.

« Si c'était mon fils, me dis-je, que voudrais-je qu'on lui fit ? »

Je pris donc un ton plus doux :

« Mon ami, lui dis-je, parlez-moi avec confiance. Je suis votre chef, je dois vous protéger, je connais votre nom et votre famille, d'ailleurs, et je voudrais faire quelque chose pour vous. »

Il redressa la tête :

« Vous connaissez ma famille, commandant ! vous savez alors que je ne suis pas insolvable ! »

— Assurément ! mais est-ce de cela qu'il s'agit ?

— Oui, je l'avoue ; j'ai eu, en arrivant au régiment, la faiblesse d'emprunter une petite somme à un maréchal-des-logis ; je voulais m'acheter quelques babioles, me nourrir un peu mieux peut-être... j'espérais recevoir de l'argent... Mais puisque vous connaissez mes parents, que vous connaissez leur position de fortune, vous savez aussi....

— L'extrême prudence de M. votre père, dis-je pour l'empêcher de dire un gros mot.

— Oui, sa prudence... et celle de ma mère... leur prudence, comme vous l'appellez, commandant, les empêcha de me donner le moindre secours, à moi, leur fils unique ! à moi qui n'ai commis d'autre faute, je le jure ! que de ne pouvoir supporter ni épouser certaines idées de mes parents au sujet de la fortune et de son emploi... Ils me refusèrent ; je ne pus m'acquiescer... le maréchal-des-logis, mon créancier, ne fut pas discret ; depuis ce temps, les reproches, les quolibets pleuvent sur moi... J'ai eu un duel, j'en aurai dix, je mourrai sur le terrain ; heureux de mourir de la main d'un autre, puisque je ne voudrais pas attendre moi-même à ma vie ! »

Il avait l'air désespéré ; on voyait si bien qu'il n'avait jamais été heureux et qu'il croyait ne pouvoir l'être. Thérèse, je fis ce que tu aurais fait :

« Vous n'irez plus sur le terrain, lui dis-je, puisque je vais vous prêter les 150 francs du maréchal-des-logis ; mais, à une condition, c'est que vous éviterez les duels et les plaisirs, que vous travaillerez, que vous vous instruirez, afin d'être digne de la position que vous aurez un jour. »

Il me regarda d'un air si surpris et si reconnaissant que j'en eus le cœur tout ému :

« Mon commandant, s'écria-t-il, vous me sauvez la vie ! je serais mort sous ces injures et ces soupçons. Si je manque à mes devoirs, rappelez-moi ce moment-ci ! »

Ainsi dit, ainsi fait. Je lui envoyai une heure après, bien emballés, un billet de banque et trois pièces d'or, et je suis venu l'écrire ceci, sûr de te faire plaisir. Madame Henri Lavaux ne se doutait pas de cela, le jour où elle t'a si mal reçue, toi, Thérèse ! c'est une bonne vengeance ; elle ne la connaîtra jamais, mais Dieu la sait.

Adieu, ma chérie ; on dit que le régiment reviendra en France pour le 15 août. Quelle joie ! Des baisers aux enfants.

Ton mari et ami,

JUVÉNAL CHATILLON.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



LE BOULET DU TONNERRE

ÉPISODE MARITIME

I

COLIN ET SA GUITARE



IX-HUIT ans, la taille fine, de grands yeux bleus, le teint frais, la physionomie ouverte, le cœur sensible et l'humeur joyeuse, tel était, en 1809, l'aspirant de marine Nicolas Conseil, que sa gentillesse avait, dès l'enfance, fait surnommer Colin. Si ce n'est au combat, le brave garçon justifiait de tous points son sobriquet d'opéra comique. Il chantait fort agréablement la romance sentimentale, et, même sans chanter la romance, il roucoulait fort agréablement. Pour charmer leurs loisirs, ses camarades du vaisseau *l'Aiglon* jouaient de la flûte ou même de la trompette; Colin préférait la guitare.

Plus inflammable qu'une étoupe, il avait toujours quelque belle passion en tête. A bord, pour abrégé les ennuis du quart, rien de mieux; mais encore faut-il savoir pour qui l'on soupire. L'aspirant Colin n'était pas au dépourvu : pendant le séjour à Brest, ses modulations s'adressaient à mademoiselle Marguerite Hureaux, fille unique d'un commis de marine qui, ayant obtenu de l'avancement, fut tout à coup envoyé à Rochefort.

Grand crève-cœur pour Colin !

Madame Hureaux habitait la même maison que madame Conseil. Les deux familles se voyaient sans cesse. Toutes les fois que l'aspirant descendait à terre, il avait le bonheur d'être accompagné au piano par la gracieuse Marguerite. L'on chantait : *Partant pour la Syrie, le Noble éclat du diadème, et Quand on fut toujours vertueux, on aime à voir lever l'aurore.*

« Franchement, mademoiselle, disait Colin, quand il faut que je me lève à quatre heures du matin pour le quart du jour, je ne trouve pas que la romance ait raison.

— C'est que vous n'êtes pas assez vertueux, répondait Marguerite en souriant.

— Pourriez-vous douter de ma constance ?

— Essayons de ce duo, c'est de la musique nouvelle qui m'arrive de Paris. »

Après les duos des derniers opéras en vogue, venaient les jeux innocents, les charades en action, les soirées dansantes. Que les délices ! mais voici qu'une impitoyable mutation détruisait tous ces enchantements, car M. Hureaux emmenait avec lui sa femme et sa fille Marguerite.

Et Colin, malgré son excellent caractère, n'en avait pas encore pris son parti, quand — ô transports d'allégresse ! — la division Willaumez, dont le vaisseau *l'Aiglon* faisait partie, appareilla et finit justement par entrer dans la rade de l'île d'Aix, qui, comme l'on sait, est à quatre lieues du port de Rochefort.

C'était fort bien, mais encore n'était-ce point tout. Une fois à l'ancre, Colin eut la douleur de s'en apercevoir. Tandis que les vaisseaux français, réunis maintenant sous les ordres de l'amiral Zacharie Allemand, stationnaient à l'embouchure de la Charente, une forte escadre anglaise, commandée par l'amiral Gambier, vint en faire le blocus. Le plus strict service de guerre était de rigueur. Impossible de songer à s'absenter du bord, si ce n'est pour affaires de l'escadre.

Fort heureusement ces affaires étaient nombreuses. Des chaloupes et des canots communiquaient souvent avec Rochefort ; Colin pouvait donc se bercer de l'espoir d'y être mandé d'office ; et, en effet, dans les premiers jours d'avril, c'est ce qui lui arriva.

Le capitaine de vaisseau Maingon, commandant *l'Aiglon* — l'un des plus savants mathématiciens de la marine impériale — obtint de l'amiral l'autorisation d'expédier à l'hôpital les malades de son équipage et d'envoyer chercher au port un nombre équivalent de marins. Colin fut chargé de commander la chaloupe.

En recevant ses instructions, il tressaillit de joie, et pendant qu'on embarquait les malades, il fit à la hâte sa plus belle toilette. Frac neuf, chapeau neuf, épauettes numéro un (messieurs les aspirants portaient alors l'épaulette), sabre d'ordonnance, cravate flottante, collet de chemise rabattu, escarpins à boucles d'argent ; il était paré comme pour le bal.

« Marguerite ! Marguerite ! revoir Marguerite ! »

Durant la première heure du trajet, il ne cessa de penser à ce qu'il dirait et ferait. L'imagination en feu, il s'arrangeait la plus délicieuse des entrevues et la prolongeait indéfiniment en adorables causeries ; il chantait, guitarisait, soupirait, plaisantait, riait, dansait : un grand mois n'eut pas suffi pour tout ce qu'il préméditait d'aimable. Il se voyait en présence de la jeune fille dont les beaux yeux noirs et le charmant sourire le ravissaient. Mais, tout à coup la brise étant tombée, le patron demanda l'autorisation d'armer les avirons, et Co-

lin, en la lui donnant, redescendit lourdement du septième ciel.

Il se souvint qu'en somme, il n'était pas envoyé à Rochefort avec mission d'y faire sa cour à mademoiselle Marguerite Hureaux. D'abord, il avait ordre de ne point perdre un instant, de manière à réparer de terre juste au moment où commencerait la marée descendante. D'autre part, il devait accoster au pont du Vergeroux, situé à trois quarts de lieue de la ville, conduire ses malades à l'hôpital, se rendre ensuite dans les bureaux de la marine, y faire viser les billets de destination des vingt-cinq ou trente nouveaux embarqués, aller en prendre le commandement et les ramener avec lui.

« Diable ! pensa-t-il, la brise nous manque. Si je veux entrevoir Marguerite, gagnons du temps ! — Matelots, souquez ferme sur les avirons ! Vivement ! Au Vergeroux ! je paye à boire !

— Vive M. Colin ! » firent les rameurs.

La marée aidant, l'embarcation allait grand train. L'aspirant attristé se posait un problème fort délicat :

« Comment, sans perdre un instant et sans manquer à aucun de ses devoirs, faire une visite de quelques minutes à madame Hureaux et à sa fille ? — En conscience, se dit-il, mes chaloupiers ne navigeraient pas si fort sans la pièce de cent sous que je vais dépenser au cabaret. Oui, mais si j'y gagne dix minutes, c'est le bout du monde. — Victoire ! pensa-t-il bientôt, mes cadres et mes malades à pied ne peuvent aller vite ; je donne rendez-vous à mes gens de corvée devant la porte de l'hôpital, et je prends ma course comme un Basque. »

Archimède ne fut pas plus heureux de sa trouvaille que l'aspirant de la sienne. Avant d'être au Vergeroux, il avait longuement donné ses ordres au patron de chaloupe et au caporal de corvée ; les cinq francs de pour-boire y servirent d'appoint. Le premier il sauta sur le débarcadère et se prit aussitôt à courir, à perdre haleine, comme un fou, comme un amoureux de dix-huit ans.

« M'est avis, fit le patron, que M. Colin a le feu à sa soute.

— A quelle soute, sans vous commander ? demanda le brigadier.

— Conscrit, répliqua le caporal d'artillerie de marine chargé de la conduite des malades, la soute aux sentiments...

— Ou comme qui dirait le cœur, ajouta le patron.

— Rien de malin à deviner ! dit un jeune scorbutique qui avait été mousse du poste des aspirants.

— Explique-toi, Graine-de-Moutarde ! »

Au cabaret, où les malades firent halte avec les gens de corvée. Graine-de-Moutarde donna son explication. Il en est des aspirants de marine comme des potentats, ils ne peuvent avoir de secrets pour leurs valets de chambre. L'ex-mousse des aspirants savait donc à merveille qu'à Brest, mademoiselle Marguerite Hureaux était la dame des pensées de M. Colin, que son père était maintenant attaché au port de Rochefort, et que...

« Par conséquence, interrompit le caporal d'artillerie, nous avons tout le temps de ne pas nous presser. »

D'où il suit que malades et bien portants, cha-

loupiers et soldats de corvée s'attablèrent chez la mère Barberousse, à l'enseigne de l'Escadre invisible. Soupe à l'oignon, gigot rôti, omelette au lard frais, salade de celleri, vin blanc, vin rouge, café, pousse-café, deux pipes de longueur, quatre chansons au moins, et d'innombrables compliments à mademoiselle Suzette, fille de la fameuse hôtesse de l'Escadre invisible, rien ne fut oublié, si ce n'est l'heure. Cependant enfin, les plus souffrants d'entre les malades se couchèrent dans les cadres, leurs camarades s'en chargèrent, et la corvée se mit gaie-ment en marche pour l'hôpital de la marine.

Depuis plus d'une demi-heure l'aspirant Colin, bouillant d'impatience, l'attendait devant la porte.

« Chien de chien ! fit le caporal, nous avons trop tardé. »

Jamais le joyeux garçon n'avait eu l'air plus sérieux. Il ne daigna pas même adresser un reproche à ses gens. A vrai dire, il avait bien d'autres sujets de tristesse que leur retard qui, d'ailleurs, ne compromettait rien. Il était profondément chagrin, troublé, pâle, inquiet, maudissant sa fâcheuse étoile, et pourtant madame Hureaux ainsi que Marguerite, venaient de lui faire le meilleur accueil.

La jeune fille elle-même lui avait ouvert la porte. Et comme si elle eût été sa cousine, Colin tout d'abord l'embrassa hardiment sur les deux joues. Peut-on mieux exprimer le plaisir de se revoir ?

« Ah ! monsieur Colin, s'écria-t-elle en riant, croyez-vous donc jouer aux petits jeux ?... »

— Mademoiselle, pardonnez-moi, je viens de faire une assez longue pénitence pour vous devoir mille gages. »

Madame Hureaux sourit maternellement.

« Vous commencez par l'abordage, dit-elle, et je devrais vous gronder ; mais je suis trop heureuse de vous voir en bonne santé, toujours gai, un peu trop bouillant... »

— Envers les Anglais, il faut l'être.

— Je vous ferai observer que Marguerite n'est pas Anglaise !

— Oh ! non ! dit la jeune fille avec chaleur. Nous maudissons tous les jours l'infamie escadre qui vous bloque ! Et nous étions bien inquiètes en songeant à vous...

— A M. votre père et à votre frère Jules, dont vous allez nous donner des nouvelles.

— Ils se portent à merveille. Jules devient un vaillant petit mousse qui fera son chemin, j'en réponds ! Quant à mon père, il ne cesse d'exercer les canonnières de sa batterie ; le commandant Maingon a toute confiance en lui, et si les Anglais nous attaquent, notre *Aiglon* se défendra bien, je le jure !

— Ici, l'on assure, dit madame Hureaux, qu'ils veulent incendier votre escadre.

— Rien de moins douteux. Nous leur voyons faire des essais préparatoires. Depuis quelques nuits, ils envoient en dérive des barils enflammés qui leur servent à étudier les courants.

— Et que faites-vous pour vous préserver du danger ?

— Nos vaisseaux rangés sur deux lignes endentées sont dans la meilleure position pour se défendre. Une solide estacade nous garantit, et nos chaloupes font bonne garde. J'en sais quelque chose, car j'ai encore passé la nuit dernière aux avant-postes.

— J'entends des marins qui blâment toutes les dispositions de votre amiral, dit madame Hureaux.

— Bah ! fit Colin avec insouciance, laissons-les jaser. L'amiral doit savoir son affaire. Le reste ne me regarde pas !

— Mais quand dormez-vous ? demandait Marguerite avec intérêt.

— Francement, je n'en sais trop rien ! un quart d'heure par ci, un quart d'heure par là, entre deux corvées, dans le premier coin venu ! A la guerre comme à la guerre ! Tenez, passé minuit, après mon tour de veille, j'ai dormi mieux qu'une marmotte sur le caisson à gargousses de notre grand canot, les pieds sur l'affût du canon, la tête sur un rouleau de cordes. Et j'ai fait un rêve, mademoiselle Marguerite, un rêve... qui ne vaut pourtant pas la réalité d'à présent.

— On devine la suite, interrompit madame Hureaux.

— Malheureusement, reprit Colin, la réalité sera plus courte encore que le rêve ; il faut, hélas ! que je prenne congé de vous...

— Déjà !

— Je suis ici en service, et de plus un peu en contrebande. Ce n'est qu'en prenant au pas de course les devants sur mes hommes de corvée que j'ai gagné, mesdames, le peu d'instant nécessaires pour vous dire que je ne cesse de penser à vous...

— A nous deux ? fit malicieusement madame Hureaux.

Marguerite en rougit. Colin répliqua gaiement :
« Vous êtes méchante, madame, foi d'aspirant de marine !

— Peu de mères seraient aussi indulgentes que moi, mais je vous connais à fond, mon cher Colin. Je suis l'intime amie de votre excellente mère... La pauvre femme doit être bien inquiète !

— Deux de ses fils et son mari, ajouta Marguerite, exposés comme vous l'êtes à toutes les maudites inventions des Anglais !... Mais puisqu'ils veulent vous brûler, pourquoi ne pas les brûler, eux ! A la place de votre amiral, je commencerais, moi !

— A la bonne heure ! fit Colin en riant, voilà qui s'appelle parler. Et je crois que l'amiral Allemand se trouverait bien de vos conseils.

— Vous vous moquez de moi, maintenant, si donc !

— Voulez-vous une explication sérieuse ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien ! notre escadre est agglomérée en rade de l'île d'Aix, protégée par son estacade et par quelques forts. Mais l'escadre anglaise est mouillée au large dans la rade des Basques ; ses vaisseaux, qui ne manquent point d'espace, ne s'y touchent point comme les nôtres. Nous formons une masse, ils sont éparpillés. D'ailleurs — et ceci, je le déplore tout le premier — nous n'avons rien de ce qu'il faudrait pour prendre l'offensive. Ah ! si j'étais amiral, préfet maritime, ministre ou empereur, peut-être bien ne ferais-je rien de ce qu'on fait... »

Madame Hureaux était devenue pensive.

« Mais je ne suis qu'aspirant, ajouta Colin, j'obéis, et c'est pourquoi j'ai la douleur de vous dire adieu.

— Mon ami, que Dieu vous garde ! dit la mère de

Marguerite avec émotion. N'oubliez pas, je vous prie, de me rappeler aux meilleurs souvenirs de M. votre père.

— Pardonnez-moi, madame ; avec votre permission, je n'en ferai rien...

— Maman, dit Marguerite, M. Colin est de corvée, et vous savez bien que M. Conseil est le plus rigide des lieutenants de vaisseau de la marine impériale.

L'aspirant sourit et dut à son tour s'informer des nouvelles de M. Hureaux : les questions, la causerie se prolongèrent du salon dans l'antichambre et jusque sur le seuil de la porte. Funestes retards. Des bruits de pas se firent entendre dans l'escalier. Colin pâlit en reconnaissant son propre père.

Il salua militairement et voulut s'esquiver. L'officier l'en empêcha. Après avoir présenté ses civilités aux dames Hureaux :

« Vous devriez être à la tête de votre corvée ! dit-il sévèrement. A votre retour à bord, vous vous rendez aux arrêts à la fosse aux lions, et vous serez indéfiniment consigné en rade !

— Mais, mon père, murmura Colin.

— Dites capitaine, monsieur.

— Mais, capitaine, je ne suis pas en retard, j'ai ordre de...

— Je connais les ordres que vous avez reçus ! Silence ! un mot de plus et je rédige un rapport contre vous ! Partez !

— Ah ! monsieur ! s'écriaient à la fois madame Hureaux et sa fille, pardonnez-lui, c'est notre faute, nous l'avons retenu...

— Il n'aurait pas dû venir ! »

Colin avait disparu, le lieutenant de vaisseau entra dans le salon.

« Que font ses gens de corvée pendant qu'il est absent ? Ils sont attablés dans quelque cabaret. Je veux que mes fils apprennent à être de bons et loyaux serviteurs !

— Vous êtes toujours trop sévère.

— Jamais assez ! Si je faiblis, moi, leur père, qui donc les empêchera de devenir, comme tant d'autres, de détestables marins ? Nos revers, madame, tiennent à la négligence, à la désobéissance, à l'indiscipline et à la faiblesse des chefs, à ce laisser-aller déplorable qu'on appelle bonté... Qui aime bien châtie bien ! Je donne l'exemple, moi !... Et certes, je n'aurais pas l'honneur d'être en votre présence, si je n'en avais reçu l'autorisation de l'amiral préfet maritime, qui a fait appeler un officier à l'ordre, et dont la correspondance n'est pas encore prête.

— Vous aurez beau dire, monsieur le capitaine, dit madame Hureaux avec vivacité, vous exagérez fort inutilement un bon principe. Vos fils sont d'excellents sujets qui n'ont pas besoin d'être menés comme des nègres. Oh ! j'ai reçu les confidences de votre pauvre femme, moi, et j'ai mon franc-parler ici, au moins...

— Vous êtes chez vous, madame, dit le lieutenant de vaisseau en s'inclinant.

— Votre amour-propre d'officier vous fait étouffer le sentiment paternel. Tenez, l'année dernière, à Brest, il n'y eut qu'un cri d'indignation contre vos façons de Brutus ! J'en ai vu pleurer à chaudes larmes votre femme, qui me disait : « Il me tuera mes enfants ! »

Madame Hureaux faisait allusion à l'un des traits les plus caractéristiques du capitaine Conseil. Sans qu'il y eût urgence, par un de ces temps affreux qui, d'ordinaire, font interdire toute communication entre les navires et la terre, il n'avait pas hésité à expédier une embarcation à l'extrémité de la rade, cela par l'étrange motif que « l'aspirant de corvée était son propre fils. »

« J'eus tort, ce jour-là, madame, j'en conviens ! dit avec tristesse le rigide officier. Grâce à Dieu, il n'y eut pas de malheur ; j'en fus quitte pour une réprimande de mon commandant, réprimande bien inutile ! A peine mon fils était-il parti, que je sentis la gravité de mon imprudence, et me cachai dans ma chambre, car j'avais peur !... Mais aujourd'hui, j'ai raison, mille fois raison ! Si l'amiral Allemand apprenait que Colin s'est permis d'abandonner sa corvée, il serait capable de briser sa carrière. Et que deviendrait ce garçon-là si on le renvoyait du service ! il aurait perdu son avenir, il retomberait à la charge de sa mère. »

— Je n'ignore pas, dit madame Hureaux, que votre amiral passe pour impitoyable.

— J'ai été moi-même, reprit le lieutenant de vaisseau, élevé à une rude école par mon père. Je ne m'en plains pas. Et par la suite, mes fils s'applaudiront de ma fermeté qui fait d'eux de braves marins et des gens d'honneur. »

Madame Hureaux ne pouvait plus qu'approuver. Le sujet de la conversation se modifia sans changer ; l'on s'entretint cordialement des deux familles, dont l'intimité datait déjà de fort loin. La visite du capitaine Guillaume Conseil fut, du reste, assez courte, car il s'en alla paternellement atténuer de son mieux la négligence de son fils.

Dans les bureaux de la marine, il hâta l'expédition des billets de destination que Colin trouva tout signés, quand il y arriva en courant. De même, par ses soins, l'escouade des hommes qui devaient embarquer sur l'*Aquilon*, était toute prête à partir, lorsque Colin se présenta. Il s'ensuivit qu'à l'instant du renversement de la marée, sans qu'une minute eût été perdue, la chaloupe put redescendre en rade.

Le capitaine de frégate Reybeau, commandant en second de l'*Aquilon*, alla jusqu'à complimenter de son prompt retour l'aspirant, qui ne se doutait pas du concours officieux de son père, et qui, bien entendu, se rendit immédiatement à la Fosse-aux-Lions.

Sans trouver fort agréables les arrêts dans ce lieu de détention, Colin gémissait bien davantage sur l'impossibilité où il serait désormais de revoir Marguerite, puisqu'il était consigné à bord pour toute la durée de son séjour en rade. Il se fit donc apporter sa guitare pour chanter son infortune en si bémol.

II

LA PREMIÈRE HEURE

Le ciel était sombre, la mer grosse ; le vent soufflait en tempête de la direction dans laquelle était mouillée l'escadre anglaise. Les vaisseaux réunis sur la rade de l'île d'Aix tanguaient lourdement sur

leurs amarres. De sinistres gémissements préludaient à la grande nuit d'alarmes. Fouettés par la tourmente, le bois, le fer et la corde criaient.

Dans les agrès des sifflements lugubres ; à fond de cale des craquements plaintifs ; échelles, panneaux, câbles, esparres, canons, ferrailles, tout tremblait en hurlant, — tout, si ce n'est les hommes.

Calmes et silencieux, ils attendaient le signal du branle-bas de combat.

Sur les rives de l'île d'Aix et de l'île d'Oleron, sur la roche Boyard, sur la pointe des Palles, à l'embouchure de la Charente et aux flancs des navires étroitement serrés, les flots noirs se brisaient. Leur écume jaillissante en poudrin y traçait des sillons bleuâtres, lueurs phosphorescentes qui ne devaient point tarder à pâlir devant les flammes rouges des brûlots.

L'estacade, rempart flottant qui s'étendait au vent de l'escadre, entre l'île d'Aix et les enrochements de la passe, se détachait, blanche d'argent, sur la masse sombre des vagues, sous les nuages en deuil. Là déferlaient à grand bruit les lames de la haute mer, moins redoutables que les engins de l'ennemi. Elle résistait aux fureurs de l'Océan ; résisterait-elle à celles de lord Cochrane et du colonel Congrève ?

Simple capitaine de vaisseau et l'un des moins anciens de la flotte britannique, lord Cochrane avait été spécialement chargé par l'amirauté d'incendier notre armée navale.

On raconte qu'en recevant cette mission, il se refusa tout d'abord, « car il ne pouvait, lui, le plus jeune des officiers de son grade, accepter le premier rôle au détriment de ses collègues. » Mais, après une nuit de réflexions, craignant que son refus ne fût imputé à faiblesse, il se représenta devant les membres de l'amirauté.

« Mylords, dit-il, j'ai changé d'avis, parce qu'on pourrait supposer que j'ai peur. Je brave donc le mécontentement de tous les capitaines, et me tiens prêt à vous obéir.

— Nous vous avons choisi, répondit le premier lord, comme le plus expérimenté en fait de brûlots. Agissez sur-le-champ. Tout ce que vous demanderez vous est accordé d'avance. »

Alors, avec une activité prodigieuse, Cochrane se mit à l'œuvre.

Or, tandis qu'en Angleterre on se disposait à l'attaque incendiaire, l'amiral Gambier concevait le même projet, et lorsque arriva la lettre par laquelle il proposait d'armer des brûlots, déjà ces brûlots étaient en route pour la rade des Basques. Les Français n'en comptèrent pas moins de quarante-six, de toutes formes, gros transports ou petits navires, qui rejoignirent successivement les forces militaires britanniques, composées de douze vaisseaux de ligne, sept frégates, sept corvettes et quatre légers bâtiments à un seul mât.

Vers la fin du mois de mars, soixante-seize voiles se trouvaient ainsi sous les ordres de l'amiral Gambier, qui accueillit avec le plus vif empressement le capitaine Cochrane, déjà renommé, mais que sa passion pour les grandes aventures devait par la suite rendre de plus en plus célèbre. Comme ces guerroyeurs du moyen âge qui offraient leurs services à n'importe quelle puissance belligérante,

Cochrane servit tour à tour, avec des fortunes très-diverses, le Brésil, la Grèce et le Chili. Mais la paze funèbre du 11 avril 1809, reste à jamais l'une des plus mémorables de sa romanesque biographie.

La tempête et la marée favorisent ses desseins. Du mouillage de l'île d'Aix, on voit des feux aux mâts des ennemis qui échangent entre eux des signaux.

L'amiral Allemand a ordonné de redoubler de vigilance. Il envoie prévenir le général Brouard, commandant de l'île d'Aix, que l'ennemi va tenter un coup de main. Sur nos onze vaisseaux et nos quatre frégates, les mâches sont allumées. L'on s'y prépare à tous événements. Les jeunes marins attendent avec insouciance, tout en exécutant de leur mieux les ordres de leurs officiers. Les vieux froncent les sourcils et grognent sans que leur zèle en soit moindre.

Ils blâment tout bas l'amiral qui a mis ses vaisseaux hors d'état d'appareiller. Tous les mâts supérieurs sont dépassés; l'escadre est condamnée à combattre sur place. Éviter à l'ancre des brûlots sera très-difficile. Il faudrait que chaque navire eût sa pleine liberté de mouvement.

De tous les hommes expérimentés, seul peut-être Guillaume Conseil ne murmura pas. Officier subordonné avant tout, il voyait à coup sûr les fautes de ses chefs; il ne se permettait pas de les en blâmer.

Le point essentiel étant la garde de l'estacade, de nombreuses chaloupes y furent envoyées. L'aspirant Colin sortit de la fosse aux lions pour recevoir les instructions de l'officier de quart qui, ce soir-là, était son propre père.

« Monsieur, lui dit le sévère lieutenant de vaisseau, vous allez monter le grand canot. Rappelez-vous qu'à défaut d'ordres donnés sur les lieux par l'officier supérieur commandant la flottille, il s'agit de détruire à coups de canon les machines incendiaires dirigées contre nous. Point de précipitation, ne tirez qu'à coup sûr. Si par malheur l'estacade venait à être rompue, du calme; gardez-vous bien de revenir. Loin de là, marchez hardiment à l'encontre des brûlots, prenez-en quel'un à la remorque, entraînez le sous le vent, où vous l'abandonnez pour recommencer la même manœuvre. Couler ou détourner les brûlots, voilà en deux mots votre devoir. Est-ce compris ?

— Oui, capitaine ! » répondit Colin avec résolution.

L'on était dans l'obscurité; le plus grand mouvement régnait sur le pont; personne n'observait le lieutenant de vaisseau, qui dit alors à demi voix :

« Ce soir, mon enfant, je te permets de répondre « oui, mon père ! »

— Oui, mon père, et merci ! murmura l'aspirant.

— Si tu reviens de là, tes arrêts sont levés.

— Et ma consigne aussi, capitaine ?

— Oui, mon brave Colin, dit l'officier en tendant la main à son fils qui la prit et l'embrassa.

— Assez ! on pourrait nous voir !... Que Dieu te garde ! » ajouta l'officier d'une voix étouffée.

Puis, d'un ton mince :

« Partez, monsieur ! » dit-il.

Colin ravi se précipita dans le grand canot.

« J'étais bien sûr que mon père m'aimait ! pen-

sait-il. Et plus de fosse aux lions ! plus de consigne à bord ! Vive Marquise ! à bas les Anglais ! »

Lourdement chargé par sa grosse pièce d'artillerie, le grand canot couvert par les lames se dirigeait vers l'estacade.

Quand toutes les embarcations eurent poussé, à bord du trois ponts l'Océan monté par l'amiral, on hissa le signal du branle-bas de combat. Sur tous les navires la générale retentissait. En conséquence, le lieutenant de vaisseau Guillaume Conseil descendit dans la batterie basse dont il était capitaine en sa qualité de plus ancien officier.

Le commandant Maingon, qui n'était pas moins brave que savant, se tenait sur la dunette. Le capitaine de frégate Reybeau avait pris sur le gaillard d'avant son poste de combat. Les gens du canonage étaient à leurs pièces; ceux de la manœuvre prêts à virer aux cabestans les câbles et les cordages dits embossures, au moyen desquels les vaisseaux ancrés peuvent jusqu'à un certain point tourner sur eux-mêmes.

L'escouade des timonniers chargés de la pavillonnerie et des fanaux était groupée à l'arrière, non loin du commandant, sous les ordres de l'officier attaché au service des signaux. Là se trouvait le petit moussé Jules Conseil, qui n'avait guère plus de douze ans. Il y remplissait les fonctions de pourvoyeur à l'un des quatre obusiers de la dunette.

Blond, rose, éveillé, mûrin et malin, cet enfant, qui n'en était plus à ses débuts, ressemblait beaucoup à son frère l'aspirant, et, comme lui, de tous les chefs du vaisseau, il n'en redoutait aucun à l'égal de son père. Aussi, déjà depuis longtemps avait-il désappris la turbulence du logis maternel.

Ses escapades continuelles ayant alarmé sa mère, qui le traitait en enfant gâté, il fut, avant d'avoir neuf ans accomplis, embarqué sur le vaisseau le *Conquérant*, dont son père était second : quel changement de régime ! Pour mentor en titre, il avait un certain Jourdan, maître de timonnerie des plus rudes. Aux premières taloches qu'il reçoit, il a le malheur de porter plainte à son père, qui lui inflige une seconde correction pour s'être avisé de se plaindre. Cette leçon ne fut pas perdue. Jules, comme l'avait dit son frère Colin, était un vaillant petit mousse.

Du *Conquérant*, toujours avec son père, il avait passé sur l'*Océan*, alors monté par le capitaine Rolland, qu'il illustra plus tard le beau combat du *Romulus* (1). Il servit quelque temps sur le *Régulus*, commandé par Lucas, le héros de Trafalgar; enfin, il avait suivi son père à bord de l'*Aquilon*, et maintenant, en sa qualité de pourvoyeur, il était sur la dunette, auprès des timonniers qui veillaient aux signaux et observaient attentivement les mouvements extérieurs.

Avant de descendre dans sa batterie, Guillaume Conseil jeta les yeux sur ce groupe : Jules, le garsouiller sous le bras, souriait naïvement; il le regarda un instant à la dérobée et eut un second serrement de cœur.

« J'ai peut-être eu tort, pensa-t-il, de les embarquer tous les deux avec moi ! Malheureuse femme

(1) 12 février 1814, près de Toulon.

que la mienne! Demain, qui vivra de nous trois?»

Si brave, si résigné que l'on soit, il faut payer tribut aux sentiments vrais du cœur humain. Guilhaume Conseil cependant, ne trahit par aucun signe de faiblesse ses émotions paternelles; sa voix était la même que de coutume quand il commanda:

« Canonnières! serre à bord! L'appel aux postes de combat. »

Des batteries, à travers les sabords, on ne voyait guère ce qui se passait à l'extérieur. Les vaisseaux présentaient le cap aux lames du large qui tantôt passaient sur l'estacade, tantôt la soulevaient avec fracas.

Le capitaine de la batterie basse de l'*Aiglon*, son sabre en main, se promenait pensif de l'arrière à l'avant. Après avoir passé l'inspection minutieuse de son matériel et de son personnel, il attendait des ordres. Les fanaux du combat éclairaient les canons de trente-six, autour desquels les servants gardaient le silence. Les baïls étaient pleines d'eau, toutes les pompes étaient prêtes; les précautions contre l'incendie avaient été l'objet d'une sollicitude extrême; les cabestans garnis pouvaient fonctionner au premier commandement.

« Avoir un fils au poste le plus dangereux! ne rien voir, ne rien savoir! Quand auraient lieu les explosions, ne pouvoir se rendre compte de rien! Attendre dans l'inaction, et surtout ne laisser percer aucune inquiétude, car le premier devoir d'un

chef est de donner l'exemple du sang-froid! Les chaloupes et les canots des avant-postes, chargés d'artillerie comme ils l'étaient, couraient déjà de grands risques par le fait seul de la grosse mer. L'embarcation montée par Colin était faible d'échantillon et devait fatiguer horriblement. Qu'au milieu de l'obscurité elle fût heurtée par quelque grosse chaloupe ou que le ressac des lames la jetât contre l'estacade, elle était exposée à couler à pic. Et cependant les Anglais allaient certainement attaquer. Ne rien voir! ne rien savoir! »

Guillaume Conseil, impatient d'agir, ne pouvait que méditer ainsi.

Mais de la dunette, tout ce qui lui échappait se voyait parfaitement. Le commandant Maingon, son officier de manœuvre et le chef de timonnerie, braquaient au large leurs longues-vues de nuit.

Le pourvoyeur Jules, tout yeux et tout oreilles, écoutait ce que les chefs se disaient des mouvements de l'ennemi. On tâchait de percer du regard l'obscurité au milieu de laquelle se préparait la grande catastrophe. Les officiers et sous-officiers constataient des faits, aucun d'eux ne se permettait de réflexions ni de commentaires. Le commandant Maingon se montrait parfaitement calme. Aussi, le jeune mousse n'était-il ni moins insouciant, ni moins gai qu'à l'ordinaire.

G. DE LA LANDELLE.

(La suite au prochain numéro.)

TANTE GERTRUDE

(SUITE)

XV



PRÈS avoir traversé plusieurs étroites vallées, plantées d'oliviers, de genévriers et d'arbres à fruit, la petite caravane arriva sans obstacle, vers les quatre heures du soir, chez les Ysser-Ouled-Smir (1), que Gertrude avait voulu visiter les premiers, parce qu'ils passaient pour être d'un naturel plus pacifique que leurs frères de la grande Kabylie, et qu'elle espérait d'eux un accueil plus favorable.

Elle s'arrêta à l'entrée du village et envoya un de ses guides prévenir l'*amin* (2) de l'arrivée d'une Française, munie d'un sauf conduit du gouverneur et de l'*anaya* de Ben-Kadour.

Peu de temps après, l'*amin* vint en personne à sa rencontre. C'était un beau vieillard encore vigoureux, dont la barbe grise descendait jusqu'à la ceinture. Il salua les voyageurs, et, reconnaissant l'étrier de Ben-Kadour que mademoiselle de Roisé avait tiré du sac de toile :

« Soyez les bienvenus, ô les invités de Dieu ! » dit-il.

Et il les invita en même temps à l'accompagner dans son logis.

Ils pénétrèrent à sa suite dans des ruelles étroites montant et descendant en zigzags et parsemées de flaques d'eau croupissante et de toutes les ordures imaginables. Hommes et femmes accouraient sur leurs portes pour les voir passer, mais leur contenance n'avait rien d'hostile.

Devant chaque maison, si l'on peut appeler ainsi de misérables huttes construites en roseaux enduits de terre grasse, l'on voyait un pressoir à huile et une meule de foin, et il en était de même dans l'habitation de l'*amin*, un peu plus grande que les autres et bâtie en pierres brutes reliées par du ci-

(1) Les Yssers, dont le riche territoire s'étend vers la mer, sont divisés en trois tribus : les Yssers-Ouled-Smir, les Yssers-Djediam et les Yssers-Ircoul.

(2) L'*amin* est le chef du village kabyle, comme le cheik celui de la tribu arabe, le pluriel d'*amine* est *oumena*.

ment. On y pénétrait par un hangar, sous lequel les chevaux furent attachés.

Les voyageurs entrèrent ensuite dans une salle longue et étroite, tenant tout un côté de la maison, blanchie à la chaux et prenant jour sur une cour carrée. Mademoiselle de Roisé s'y assit sur une pile de coussins, tandis que ses compagnons s'accroupissaient de leur mieux sur la natte de jonc et sur les peaux de bête servant de tapis, et que l'*amin* donnait des ordres pour qu'on servit à manger à ses hôtes.

Bientôt, en effet, une jeune négresse apporta une table basse sur laquelle furent placés un grand plat de couscousou, des galettes de blé, deux poulets accompagnés d'une sauce au *féfel* (1), des œufs durs, et du lait aigre pour boisson. Par une porte entrebâillée apparaissaient des visages de femmes et d'enfants, examinant les nouveaux venus avec une curiosité naïve.

Fidèle à ses habitudes de sobriété, Gertrude mangea un œuf, prit avec une cuiller de bois un peu de couscousou, trempa un morceau de galette dans le lait, et se déclara satisfaite; ses compagnons, au contraire, firent honneur au repas, se servant sans façon de leurs doigts pour dépecer les volailles, car il n'y avait là ni couteaux ni fourchettes, au grand étonnement de François, qui poussait des soupirs en jetant des regards désespérés sur sa pauvre maîtresse, calme et souriante cependant sur les coussins qui lui servaient de siège, comme une duchesse dans son salon.

Quand le repas fut terminé et que la négresse eut versé sur les mains des convives une eau tiède et parfumée, contenue dans une aiguière en terre cuite, l'*amin* demanda à ses hôtes où ils avaient connu Ben-Kadour et ce qu'il était devenu.

Gertrude prit alors la parole, et, avec le secours de son interprète, elle raconta comment sa sœur Marie Clotilde l'avait soigné et guéri à l'hôpital d'Alger, où il avait été amené blessé et prisonnier.

« Dieu est grand ! répondit l'*Amin*, la nouvelle que tu me donnes apportera la joie dans la maison de Ben-Kadour, car ses parents le croyaient mort. C'est un brave guerrier et un honnête homme, mais il a commis une faute en prenant les armes pour les Hadjoutes, avec lesquels il s'est allié par son dernier mariage; car les Français sont nos amis, nous ne sommes point en guerre avec eux.

» Parle maintenant ; puis-je quelque chose pour toi, qui es mon hôte et une personne de distinction sans doute, puisque le sultan d'Alger t'a donné son *anaya* ? »

Mademoiselle de Roisé saisit la balle au bond.

« Peut-être peux-tu beaucoup en effet, répondit-elle, et si, par ton secours, je réussis dans mes recherches, ma reconnaissance n'aura point de bornes. »

Elle lui confia alors en peu de mots le but de son voyage, le suppliant de lui apprendre s'il y avait quelques prisonniers français dans la montagne et comment elle pourrait s'y prendre pour les délivrer.

« J'ai entendu raconter, lui dit-il après un moment de réflexion, que quelques soldats de ta nation avaient été vendus à très-bon marché par un homme des Plissahs, qui les avait trouvés couchés dans des broussailles, blessés et à moitié morts, et que l'un d'eux, amené à Djadida, était employé par son maître à cultiver les champs et à garder les troupeaux.

— Peux-tu me conduire à Djadida, ou me donner un guide pour m'y rendre ? demanda Gertrude avec une vive émotion.

— Je te guiderai moi-même, dit-il, si tu peux à ton âge supporter les fatigues d'une route pénible.

— Je les supporterai aisément, avec la grâce de Dieu et animée par l'espérance d'être utile à quelqu'un de mes compatriotes, lors même qu'il ne serait point le neveu que je cherche et que j'aime comme un fils, ajouta-t-elle avec un soupir en songeant au désappointement qu'elle avait déjà une fois éprouvé.

— Repose-toi donc pour prendre des forces, dit Ben-Zhamoun ; tes gens passeront la nuit dans cette salle ; quant à toi, je vais te conduire dans ma *khrouba* (famille), où tu dormiras à ton aise. »

Mademoiselle de Roisé souhaita le bonsoir aux personnes de sa suite et suivit l'*amin*, malgré les remontrances de François, qui craignait quelque trahison, et qui se désespérait de ne pouvoir veiller sur sa maîtresse. Elle traversa une cour étroite et malpropre et entra dans une salle à peu près pareille à celle qu'elle venait de quitter, mais encombrée de *couffins* ou paniers grossièrement tressés, de pots de terre et d'ustensiles de cuisine. De grandes jarres de terre glaise séchée au soleil, retenues le long du mur par des cercles en fer, contenaient du blé, de l'huile, des légumes ; et deux meules de pierre, propre à écraser le grain, complétaient l'ameublement.

Une jeune femme, presque une enfant, donnait le sein à son nouveau-né ; elle portait au front un de ces grands anneaux d'argent, ornés de perles de corail, dont toute mère kabyle se décore avec orgueil le jour où elle donne naissance à un garçon, et qu'elle place modestement sur sa poitrine si elle met au monde une fille ; c'était une des femmes de l'*amin*, de ce vieillard à barbe grise, dont elle aurait pu aisément être la fille ou la petite-fille. Une autre femme, plus âgée, tissait un burnous sur un *azetha* (1). Une fillette de déjà douze ans aidait la négresse à préparer des gâteaux au miel pour la *diffa* (2) du lendemain, et trois ou quatre enfants à moitié nus, se roulaient en jouant sur la natte de jonc. A l'apparition de Gertrude, ils coururent effrayés se blottir autour de leur mère, tandis que les deux femmes, la jeune fille et la négresse, la regardaient du coin de l'œil avec une curiosité sauvage.

Bientôt cependant, apprivoisées par le bienveillant sourire de Gertrude, elles l'entourèrent familièrement, lui adressant des souhaits de bonheur et examinant avec grande attention toutes les parties de son costume. La plus âgée courut à l'âtre,

(1) Piment rouge des zouaoua, qui emporte la bouche et brûle l'estomac.

(1) *Azetha*, métier à tisser la laine.

(2) *Diffa*, repas des hôtes.

ralluma le feu en soufflant avec sa bouche sur les tisons à demi-éteints, et prépara du café qu'elle offrit à l'étrangère, bien que cette boisson soit parmi les Kabyles d'un usage beaucoup moins général que chez les Mores.

Cependant le bruit de l'arrivée d'une roumi (1) venant d'Alger et possédant l'anaya de Ben-Kadour s'était répandu dans le village, et les parents de ce guerrier accoururent en toute hâte pour avoir de ses nouvelles, tous criant et gesticulant à la fois et accablant de questions mademoiselle de Roisé, qui les comprenait difficilement et avait bien de la peine à s'en faire entendre. Ben-Zhamoun voulait les chasser de chez lui, pour mettre son hôtesse à l'abri de leurs importunités, mais la bonne Gertrude, comprenant l'anxiété de ces pauvres gens, pria l'amin de faire venir son interprète, et, grâce à ce secours, elle put satisfaire leur curiosité et répondre à leurs questions.

Lorsque la mère et la femme de Ben-Kadour eurent appris que non-seulement il était guéri de ses blessures, mais qu'il était bien traité par les Français et qu'il ne manquait de rien de ce qu'il lui fallait pour vivre, elles poussèrent des *you you* à rendre sourds tous les assistants; puis ce premier mouvement de joie une fois calmé, elles demandèrent quand il leur serait rendu.

« Si je retrouve celui que je suis venue chercher dans vos montagnes, dit-elle, je m'engage à obtenir du gouverneur général la liberté de Ben-Kadour en échange de celle de mon neveu. »

Une grande rumeur se produisit alors parmi les assistants: c'était à qui indiquerait les tribus dans lesquelles il y avait quelque chance de trouver un Français, à qui offrirait de servir de guide au voyageur. Mademoiselle de Roisé prit note de tous les renseignements qui lui furent donnés, mais elle préféra la protection de Ben-Zhamoun à celle de tous les autres membres de sa tribu, d'abord parce que sa figure honnête lui inspirait une grande confiance, et surtout parce qu'elle pensait que sa qualité d'amin lui donnerait plus de considération parmi les Kabyles; elle le pria donc de l'accompagner en personne, offrant de le dédommager largement du temps qu'elle lui ferait perdre, et, congédiant les visiteurs, elle s'étendit tout habillée et enveloppée d'une couverture de laine sur le matelas étendu dans un coin de la chambre, tandis que Ben-Zhamoun, ses femmes, ses enfants, et son chien allèrent coucher pêle-mêle dans une pièce voisine.

Fatiguée par une longue course, Gertrude s'endormit d'un profond sommeil, malgré les insectes incommodes qui ne tardèrent pas à l'assaillir et le cri des chakals rôdant autour du village. Vers le milieu de la nuit cependant elle fut éveillée en sursaut par un bruit léger, et un souffle, tiède et moite comme celui d'une respiration humaine, effleura subitement son visage. Une frayeur facile à concevoir s'empara d'elle, et, comme l'avait éprouvé le saint homme Job, un frisson parcourut sa chair, et elle sentit ses cheveux se hérissier d'épouvante. Qui

s'approchait ainsi de sa couche improvisée? Était-ce un voleur qui s'était glissé dans la salle pour fouiller dans ses poches et la dépouiller de son argent? Devait-elle appeler au secours ou faire semblant de dormir, de peur d'être assassinée par le scélérat? L'incertitude et l'effroi la retenaient immobile, mais elle écoutait attentivement; cependant comme un profond silence régnait dans la salle, elle finit par se persuader qu'elle avait été le jouet d'un songe, et elle se disposait à se rendormir, lorsque le même souffle passa de nouveau sur son front, et le contact d'un objet mou, humide et chaud se fit sentir sur sa joue. Cette fois Gertrude rejeta instinctivement ses deux bras en arrière, et saisit une grosse tête allongée qu'accompagnait un corps velu: c'était un jeune veau, familier de la maison, qu'elle n'avait pas aperçu la veille sur la paille où il se tenait couché entre deux grandes jarres.

Rassurée par cette découverte, mademoiselle de Roisé ne put s'empêcher de rire de sa frayeur passée, et elle voulut se livrer au sommeil, mais elle ne put y réussir, la vermine insatiable ne lui laissait ni repos ni trêve; elle passa donc le reste de la nuit à prier Dieu et à combiner ses plans de campagne.

Bientôt le chant des coqs, le bèlement des troupeaux et une faible clarté se glissant à travers les planches mal jointes des portes et des fenêtres, annoncèrent l'aube matinale. Elle se leva alors pour faire sa toilette ou plutôt pour en réparer de son mieux le désordre.

Peu de temps après, Saâda, la plus âgée des femmes de l'amin, entra doucement dans la salle. C'était une belle personne, malgré son embonpoint précoce; ses noires prunelles brillaient comme des diamants sous des sourcils épais, elle était tatouée de bleu au front et sur les tempes, les ongles de ses mains et de ses pieds nus étaient teints avec du henné, et son cou et ses épaules étaient surchargés de bijoux qu'elle ne quittait point, même pendant la nuit.

« As-tu bien dormi, madame? » dit-elle à mademoiselle de Roisé en la saluant avec grâce.

Celle-ci ne parla ni des insectes ni du petit veau dont les caresses lui avaient causé tant d'effroi, et elle fit bien vraiment, car Saâda ne l'aurait point comprise.

« Tout est pour le mieux, dit-elle avec un doux sourire, je voudrais maintenant revoir mes compagnons de route et m'entendre avec eux pour continuer mon voyage. »

Saâda ouvrit la porte donnant sur la cour, et mademoiselle de Roisé retourna dans la salle des hôtes, où l'amin la rejoignit; il fut décidé qu'on partirait dans quelques heures, et Ben-Zhamoun alla faire aussitôt ses préparatifs, pendant que les femmes apprêtaient la *diffa*, dont l'amin vint faire les honneurs, sans vouloir en prendre sa part, malgré l'insistance de ses hôtes; mais, lorsqu'ils eurent terminé leur repas, il s'en alla déjeuner lui-même avec toute sa famille des restes du festin, car en Kabylie, où les femmes ont conservé quelque liberté, où elles se mêlent à la vie sociale et sortent le visage découvert, elles mangent avec leur mari, excepté dans les diners d'apparat, tandis que les

(1) Roumi, romain, nom donné par les Arabes et les Kabyles à tous les chrétiens.

femmes arabes prennent, au contraire, leurs repas à part et à la dérobée, pour ainsi dire.

Mademoiselle de Roisé vint faire ses adieux à Sâada et à sa compagne, et donna à chacune d'elles, ainsi qu'à la jeune fille, deux paires de bas de laine et un fichu de soie rayée, agréable souvenir, qui fut accueilli avec des transports de joie et de reconnaissance. Puis montant sur sa mule, elle sortit du village avec ses compagnons, escortée pendant un assez long temps par une partie des habitants, parents ou amis de Ben-Kadour, qui lui souhaitaient bonne chance.

« S'il plaît à Dieu, lui disaient-ils, tu voyageras avec la paix et tu réussiras dans ton entreprise.

» Que Dieu t'accorde une parole sûre, un cœur toujours fleuri !

» Que la tristesse s'éloigne de toi !

» Que ta vie soit bénie et tes biens augmentés !

» Si tu trébuches, que Dieu te soutienne !

» Qu'il te preserve de tout mal pouvant tomber du ciel ou de la terre ! »

Ils retournèrent enfin à la *dechera*, et la petite caravane, augmentée de Ben-Zhamoun, descendit lentement de la colline des Yssers au fond d'une fraîche vallée, arrosée par l'*Oued-Sebaou*, qui prend sa source à l'est dans la grande Kabylie, pour se jeter à la mer, près de Dellys (1) puis ils remontrèrent par un sentier étroit et tortueux dans lequel les pierres roulaient sous les pieds des mulets, visitèrent en passant le *bordj* de Tizi-Ouzou (2) (le col des genêts épineux), ancienne citadelle turque, couronnant un mamelon, qui sert pour ainsi dire de marchepied au pic élevé des Aïth-Yraten, sur lequel les Français ont bâti depuis le fort Napoléon, et s'arrêtèrent surpris et presque saisis d'effroi devant la masse sombre et imposante du Djurdjura, qu'il leur fallait parcourir et dont les pics, couverts de neige et fortement éclairés, réfléchissaient en cet instant toutes les couleurs du prisme.

XVI

Après un quart d'heure de repos, les voyageurs se remirent en marche le long des pentes accidentées où les palmiers nains étendaient en tous sens leurs racines tortueuses, où l'artichaut sauvage faisait sentir ses épines aiguës ; tantôt traversant des gorges étroites, flanquées de rochers grisâtres, tantôt arrivant sur des hauteurs escarpées, où de magnifiques points de vue s'offraient à leurs regards ; la grande Kabylie était devant leurs yeux, chaos de pics aigus s'élevant à plus de huit cents mètres, de rocs crevassés, de petites vallées où le figuier et

l'olivier croissaient au milieu des champs d'orge et de blé, où la vigne grimpante enlaçait de ses rameaux les branches des caroubiers ; de nombreux mamelons sur la pente desquels s'élevaient des villages kabyles (1), des ravins où ruisselaient des sources vives serpentant comme des rubans argentés au milieu de pierres géantes, couvertes de mousse jaunâtre.

Les soldats chantaient gaiement ; mademoiselle de Roisé songeait à son neveu et aussi à Elisabeth, dont le second mariage, ne fût-il qu'en perspective, lui faisait l'effet d'une épée de Damoclès toujours suspendue sur sa tête ; les guides causaient avec Ben-Zhamoun, qui les interrogeait sur les forces de l'armée française, sur les projets du gouverneur général et sur tous les changements survenus dans la ville d'Alger.

Vers le soir, ils arrivèrent près d'une thâla (fontaine) où l'*amin* fit faire halte, disant à la caravane de l'attendre quelques instants, pendant qu'il allait demander l'hospitalité au village le plus proche.

Gertrude descendit de sa mule, n'ayant pu se servir de la voiture *Masson* dans ces montées et descentes continuelles, et elle s'assit, brisée de fatigue, sur un bloc de rochers, prenant plaisir à contempler les femmes kabyles qui se pressaient autour de l'auge en pierre pour remplir leurs amphores de terre cuite, jasant et riant entre elles comme les villageoises de tous les pays. Leur costume, dont le plus grand défaut était une extrême saleté, se composait d'une tunique sans manches, descendant jusqu'aux genoux, serrée autour de la taille par une ceinture de couleurs vives et laissant à nu le cou et les aisselles, et d'un haïck très-court retenu autour de leur tête par une espèce de turban. Elles étaient, pour la plupart, tatouées sur les joues et sur les tempes, et quelques-unes avaient une croix bleue tracée sur le front, réminiscence de la religion chrétienne, répandue jadis dans ces contrées.

A la vue des Français qui les regardaient avec attention, il y eut dans le groupe des femmes une rumeur semblable à celle qui se produit dans un essaim d'abeilles troublées dans leurs travaux ; quelques-unes se sauvèrent dans la montagne, emportant leur cruche sur leur épaule ; d'autres firent mine de se cacher le visage avec leurs mains ; mais à l'approche de Gertrude, qui s'avança vers elles pour les rassurer et leur distribua quelques menues pièces de monnaie, elles s'apprivoisèrent subitement, lui offrirent à boire et répondirent à ses questions.

Elle se convainquit par leurs paroles qu'il n'y avait aucun prisonnier *roumi* dans leur *dechera*.

Peu de temps après Ben-Zhamoun était de retour, accompagné d'un beau jeune homme à la taille élancée, à la démarche noble et fière ; c'était le fils aîné de l'*amin* ; d'un petit village des Flissahs, tribu puissante qui compte dix-neuf fractions et qui peut fournir vingt mille combattants ; il venait engager les voyageurs à descendre chez son père, où mademoiselle de Roisé et ses compagnons reçurent à peu près le même accueil que dans la maison de Ben-Zhamoun.

(1) Le mot *oued*, qui signifie rivière en arabe, se dit *Asif* en Kabylie. Tous les cours d'eau changent fréquemment de nom en Afrique, suivant les lieux par lesquels ils passent : ainsi le *Sebaou* se nomme d'abord l'*Asif Boubehir*, ensuite l'*Ameroua*, lorsqu'elle traverse la tribu de ce nom, l'*Oued Nessa* en s'approchant de la mer.

(2) Depuis la conquête de la Kabylie en 1857, les Français ont fondé à Tizi-Ouzou une petite ville qui n'a de curieux que quelques ruines romaines ; les Kabyles y apportent leurs denrées, des figues, des raisins, des olives, et ils y achètent en échange des marchandises françaises.

(1) On compte en Kabylie 1530 villages.

Ils se couchèrent tout de suite après leur repas, pour bien se reposer et repartir de bonne heure le lendemain ; mais un obstacle insurmontable, qu'ils étaient loin de prévoir la veille, s'opposa à leur départ ; il avait plu avec violence pendant la plus grande partie de la nuit, le ciel était encore couvert de nuages sombres, et les cours d'eau, subitement accrus par l'orage, se précipitaient en cascades du haut des rochers, entraînant avec eux les moissons et les arbres ; les rivières, si calmes la veille, roulaient comme une mer houleuse ; on eût dit que toutes les cataractes du ciel s'étaient ouvertes à la fois, et que, comme au temps du déluge, la terre entière allait être submergée.

« Que faire maintenant ? dit Gertrude en contemplant d'un air attristé les ravages de la tempête.

— Attendre que les grandes eaux soient écoulées, répondit flegmatiquement Ben Zhamoun.

— Et faut-il longtemps pour cela ?

— Plus ou moins, suivant qu'il plaît à Dieu, reprit le vieillard à barbe grise ; quelquefois une semaine ou deux, et d'autres fois un seul jour.

— Dieu tout-puissant ! qu'allons-nous devenir, s'il nous faut rester une ou deux semaines encore ! s'écria-t-elle avec effroi ; que ne suis-je partie plus tôt !

— C'était écrit ! répondit le Kabyle ; du reste, il est probable que, vu la saison avancée, la pluie ne durera pas longtemps. »

Cette réflexion rassurante calma quelque peu les craintes de Gertrude ; elle pensa d'ailleurs qu'il n'était pas chrétien de se montrer moins résignée à la volonté de Dieu qu'un sectateur de Mahomet ; elle résolut donc de se distraire de son mieux dans la conversation des femmes de l'*amin* ; mais, outre la difficulté de s'entendre mutuellement, l'esprit étroit de ces pauvres créatures ne put lui offrir de grandes ressources. Elle se complit davantage dans la conversation du beau jeune homme qui, ayant fait plusieurs fois le voyage d'Alger, parlait assez bien le *sabir* (1) et paraissait désireux de causer avec la Française. Elle se fit instruire par lui de l'organisation politique du pays.

« La Kabylie, lui dit-il, est divisée en *soffs*, c'est-à-dire en petites associations armées, de tribus ou de *decheras* (villages) s'engageant à se défendre réciproquement contre les *soffs* ennemis.

Le pouvoir est confié à l'*amin*, nommé chaque

année dans la *djemaa* (1) par le suffrage universel.

Chaque village a un *amin*, les *amins* du même *soff* nomment entre eux un *amin el oumena* (2) auquel le produit des amendes est confié pour qu'il l'emploie aux différents besoins de la confédération, comme le soulagement des pauvres, l'achat de la poudre en temps de guerre.

L'*amin* administre la commune, juge les délits de peu d'importance et condamne les délinquants à l'amende fixée par les *Kanouns* (3) ; car nous n'emprisonnons point les coupables, comme vous autres Français, la liberté étant le premier droit de l'homme ; nous ne l'avilissons point par la bastonnade comme les Arabes, et la peine de mort est inconnue parmi nous (4).

— Eh quoi ! l'assassin lui-même n'est condamné par vos *Kanouns* qu'à une simple amende ?

— Non pas, répondit le jeune homme : la maison du meurtrier est rasée, ses biens sont confisqués, lui-même est exilé du village, et la famille de la personne assassinée a le droit et même le devoir de la venger. »

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, le ciel se rassérénait, les nuages fuyaient comme des fantômes, les arbustes relevaient leurs tiges courbées par la tempête, les oiseaux secouaient leurs ailes, les champs étaient devenus plus verts et les bruyères couvraient les collines de leurs fleurs couleur de rose. Mais le soleil avait déjà parcouru la moitié de son cours, les chemins, dans lesquels les mulets eussent enfoncé jusqu'à mi-jambes, étaient devenus impraticables, et les rivières, démesurément grossies, ne pouvaient se passer à gué ; force fut donc d'attendre au lendemain pour se remettre en route.

Enfin l'aurore se montra brillante et radieuse, le vent du nord, ayant soufflé pendant la nuit, avait rafraîchi l'atmosphère et raffermi le terrain. Gertrude fit ses adieux aux gens de la maison, distribua des présents aux femmes, et, fortifiée par ce repos forcé de trente-six heures, elle partit pleine de courage.

Comtesse DE LA ROCHERE.

(La suite au prochain Numéro.)

(1) Le *sabir* (venant de *sopere*, savoir, comprendre), a été créé par les fréquents rapports des Européens et des Africains entre eux ; ce n'est pas une langue, mais un composé de mots français, arabes, italiens et espagnols.

(1) La *djemaa* est la réunion de tous les hommes de la déchera ; elle a lieu d'ordinaire dans une salle consacrée à cet usage et placée près de la mosquée. C'est là que se décide la paix ou la guerre, et que se traitent les intérêts du pays. On y juge aussi les coupables en dernier ressort.

(2) L'*amin* des *amins*.

(3) Les *Kanouns* sont une espèce de code kabyle ; ils règlent, outre le tarif des amendes applicables à tel et tel délit, les droits à payer pour les mariages, les divorces, les successions, les diflas à offrir aux *hady* (pèlerins), etc.

(4) Excepté pour le crime de trahison, qui est quelquefois puni par la lapidation.



REVUE MUSICALE

JOSÉ-MARIA — LES SOIRÉES DU PALAIS POMPÉIEN
FÊTE A DIJON EN L'HONNEUR DE RAMEAU
LA MAISON DE BEETHOVEN A BONN — NOUVELLES
COMPOSITIONS DU MOIS



Il faut convenir que les brigands sont d'heureux coquins! il n'est pas de héros de romans plus vantés et mieux chantés que ces détrompeurs de passants qui, de la main gauche, offrent un bouquet à une jolie fille et de l'autre arrachent au voyageur la vie, à défaut de la bourse. Un misérable montagnard que la paresse a rendu voleur, que l'habitude du crime a rendu féroce, que la nature a fait le plus souvent laid et vulgaire, se trouve métamorphosé, par la baguette enchantée des poètes, en héros, beau, honnête et généreux; le voici qui court les champs, lançant des œillades, distribuant des aumônes, invariablement majestueux comme Louis XIV, et bienfaisant comme Fénelon. Sur cet illustre personnage, le littérateur brode, le musicien chante, le public applaudit et tout le monde est content. Bravo! nous n'en demandons pas davantage.

Il est vrai que le *José-Maria* de M. Cohen est un faux brigand; mais comme la supercherie ne se découvre qu'à la fin de la pièce, le spectateur assiste à toutes les péripéties d'un drame dont le héros joue le rôle intéressant d'un voleur de grand chemin.

Tout ceci n'a pas empêché M. Cohen de trouver, dans le libretto de MM. Cormon et Meilhac, d'excellentes inspirations. Sa musique est souvent brillante, parfois expressive, toujours agréable et facile. Le compositeur, qui chemine sous le drapeau de MM. Auber et Halévy, n'ignore aucun des procédés, aucune des ressources de l'art courant; il a du talent, peu de génie et beaucoup de savoir-faire, nous lui ferons seulement un reproche: c'est d'avoir trop chargé l'orchestration de cet ouvrage, auquel un peu plus de simplicité nous eût paru nécessaire. Quoiqu'il en soit, *José-Maria* a obtenu un succès sérieux et bien constaté.

M. A. de Gasperini rend ainsi compte des concerts de musique arabe, dirigés par M. Salvador Daniel, au Palais Pompéien.

M. Ber, l'organisateur de ces soirées pompéiennes, ne pouvait se contenter de présenter à ses visiteurs

le programme un peu terne des concerts à la mode, une collection de fades polkas et de fantaisies banales. Il a très-audacieusement demandé à M. Daniel d'apporter chez lui sa musique orientale, ses chansons kabyles et ses rythmes du désert; le lieu convenait à cette tentative hardie.

Salvador Daniel est un musicien patient, consciencieux, qui, depuis de longues années, habite l'Algérie. Il a parcouru le pays tout entier; il a même poussé jusqu'à la Tunisie, jusqu'au Maroc, écoutant, recueillant partout les airs populaires, se faisant au besoin virtuose pour gagner la confiance des artistes qu'il rencontrait, et s'appropriant leur plus secret répertoire.

Il a, non-seulement ramassé une superbe moisson de chansons nationales, mais de précieux éléments pour une étude comparée de musique européenne et orientale. Si le temps était aujourd'hui aux spéculations artistiques, j'aurais aimé à parler aux lecteurs d'une certaine brochure sur la musique arabe, où M. Daniel a agité plus d'un intéressant problème; où il prouve clairement, par exemple, que la musique arabe descend en ligne droite de la musique grecque.

M. Daniel s'est entouré de quelques virtuoses excellents, recrutés surtout dans l'orchestre de l'Opéra, et il nous a fait entendre la fleur des mélodies qu'il a rapportées de ses excursions.

Musique incohérente, bizarre, fatigante d'abord! Notre oreille est blessée de ces transitions violentes, de ces saccades mélodiques, elle cherche le repos, l'enchaînement; elle se heurte à des modulations sauvages, qui exténuent.

Puis, à une seconde audition, la lumière se fait; l'accompagnement monotone des timbales chargées de remplacer la *tarabouche* des Orientaux, jette l'esprit dans un état de rêverie qui a son charme. Ces fragments de mélodie qui passent sans que nous puissions les saisir qui nous fuient et s'évanouissent quand nous croyons les atteindre, nous captivent par leur étrangeté même, et je ne sais quelle douceur envahissante.

Entre le mode des Arabes et la gamme des peuples civilisés, il y a un abîme. La gamme révèle la cité organisée, le travail glorifié; le mode est le symbole du travail rabaisé, de la tribu toujours errante. A certaines heures de la vie, on laisse la cité sans trop de regrets, pour pénétrer dans la tribu et respirer les âcres senteurs du désert. C'est à ces esprits chercheurs fatigués, harassés de civilisation et de musique exubérante, que je recommande les mélodies arabes de M. Salvador Daniel.

Du reste, M. Ber ne compte pas en rester aux

chansons algériennes et carthaginoises. Tout le monde ne tient pas à sortir de la cité et à faire sa tournée dans les forêts. Le mode *asbêir* et le mode *hyper-micro-lydien* n'ont pas, pour le premier venu, un attrait irrésistible; aussi M. Ber promet-il aux habitués du Palais Pompéien, toute une série de musique et de danses d'un genre différent et d'un charme qui attire.

Une fête magnifique, vient d'être donnée à Dijon, en l'honneur de Rameau. Mademoiselle Caldéron, des Italiens; M. Lambert, professeur au conservatoire de musique de Besançon; plusieurs sociétés chorales; la société symphonique de Dijon, dirigée par l'excellent violoniste Mercier, enfin le célèbre Sivori, ont fait les frais de ce concert.

L'orphéon de Neuville-sur-Saône a fait entendre un chœur en l'honneur de Rameau, paroles et musique de M. Guimet, son habile directeur; ce morceau distingué auquel l'auteur a su donner une couleur archaïque très en situation, a mérité le bis qui lui a été chaleureusement demandé.

Le défilé du lendemain a été véritablement splendide : cinquante-deux fanfares et sociétés chorales précédées de leurs bannières, la société des tireurs dijonnais, les archers de Châlons et de Dijon ont passé devant le buste colossal de l'illustre compositeur. Ce buste, œuvre de M. Dameron, était placé devant la maison où est né Rameau, l'auteur à jamais célèbre du système de la basse fondamentale. Du haut de ses drapeaux et de sa gloire, le vieux musicien semblait regarder avec surprise cette agitation soudaine; il se disait peut-être avec son mélancolique sourire : « Que de fausses notes on va entendre en mon honneur ! »

Bref, la fête a été fort belle, et chacun a emporté un bon souvenir de cet hommage rendu à un grand homme.

Tout ce qui tient ou a tenu aux grands génies et aux grands caractères a droit à notre sympathie : nous savons donc gré à M. Wekerlin de nous avoir transmis des renseignements détaillés sur la maison où naquit Beethoven, à Bonn.

Bonn, est une jolie petite ville sur les bords du Rhin. Ce fleuve y présente un tableau splendide au spectateur placé sur l'esplanade, à l'une des extrémités du *hofgarten*, le parc de la ville. L'œil s'étend à perte de vue sur un immense paysage dont le premier plan est le Rhin; puis des coteaux, des vallons, des montagnes, enfin un ensemble merveilleux.

Peut-être est-ce là que Beethoven a rêvé ses plus belles symphonies, ses œuvres les plus grandioses; car on sait qu'entre la conception et l'éclosion des créations de l'intelligence, il se passe souvent des années.

Beethoven a habité Bonn jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, c'est-à-dire qu'il y a vécu ces heureuses années où l'imagination, dans toute sa sève, dans toute sa grâce, nous montre à travers le prisme de la poésie les objets dont les formes ne seront que plus tard nettement tracées dans notre esprit, mais dont la première empreinte est la plus ineffaçable. A Bonn (et il en est de même de presque toutes les villes allemandes), les numéros partent d'un point convenu, et continuent jusqu'à épuisement. La

Rheingasse, rue du Rhin, est étroite et tortueuse; sa quatrième maison, avant d'arriver au fleuve (numéro 934) a une façade en brique; elle a trois étages. Sur un long tableau accroché à la hauteur du premier, on lit : *Gewirthschaft von Joh.*, c'est une auberge ou restaurant de troisième ordre. On a quelque peine à découvrir, auprès de cette enseigne, une petite plaque en marbre, sur laquelle sont gravés ces mots : *ICI EST NÉ BEETHOVEN.*

Il y a de cela quatre-vingt-quinze ans, aussi cette maison a-t-elle subi de grands changements : la façade a été entièrement refaite il y a quelques années; mais l'arrière-maison et son aménagement intérieur ont été respectés, y compris l'escalier de bois conduisant au premier étage, où se trouve la chambre dans laquelle Beethoven est né. Cette petite pièce est aujourd'hui en assez mauvais état : blanchie à la chaux, elle reçoit le jour par une fenêtre carrée, sorte de châssis à petits vitraux dont la partie inférieure ne peut être ouverte; la moitié supérieure s'enlève tout d'une pièce, à l'aide de deux loquets. Cette fenêtre est du temps; elle a, dans le coin de droite en haut, un petit carreau grand comme la main, qui s'ouvre à charnière et sert à donner de l'air, comme les vasistas de nos anciens portiers.

La chambre vénérable est maintenant habitée par la servante de la maison. Comme meubles, elle renferme un grabat et une espèce de caisse, où la servante peut serrer ses hardes : à cela se borne la définition mobilière. Une autre pièce, encore plus petite et lambrissée, communique avec la première, ou la continue, car il n'y a jamais eu de porte entre les deux. Cette arrière-chambre est un débarras, fourmillé de paniers, de boîtes et de vieilles ferrailles.

La pauvreté de cette chambre, où règne le souvenir d'une si haute gloire, jette dans l'âme une impression de tristesse; le besoin d'air qu'on éprouve en la visitant y contribue pour une bonne part. On sait d'ailleurs que les parents de Beethoven étaient pauvres : son père faisait partie de la chapelle de l'électeur de Cologne en qualité de ténor. Sur le même carré et contiguë aux premières pièces dont on vient de parler, se trouve une chambre plus convenable tapissée en vert : c'est là que Beethoven travaillait dans sa première jeunesse. Cette chambre modestement, mais proprement meublée est, pour le moment, habitée par un étudiant; elle forme donc un petit logement qui se loue, et, par suite de sa destination, change souvent d'occupants.

Les parents de Beethoven n'étaient eux-mêmes, que locataires de cette maison. Depuis lors, elle a été revendue plusieurs fois; son propriétaire actuel ne la possède que depuis environ quatre ans.

Il ne reste plus aucun meuble, aucun objet qui ait appartenu à la famille de Beethoven. C'est là un fait regrettable, car de ces objets, on aurait pu créer un petit musée, ou plutôt un petit sanctuaire, que tous les fervents admirateurs du musicien inimitable, seraient allés visiter avec le recueillement du souvenir.

Ajoutons à ces détails fournis par M. Wekerlin, que tout ce qui a appartenu aux grands hommes devrait être religieusement conservé.

— Une intéressante matinée musicale a été donnée récemment salle Saint-Jean, à l'Hôtel-de-Ville, sous

les auspices de la société de secours mutuels, la *Philanthropie musicale*. On y a entendu mademoiselle Marguerite Nicolai, MM. Marochetti, Charles Poiset et Émile Magnin. Un auditoire très-brillant, composé de plus de deux mille personnes, a fait à ces excellents artistes une véritable ovation. Deux jeunes amateurs, MM. Libert et Chauvy ont été très-applaudis dans plusieurs chansonnettes comiques, qui ont terminé le programme.

La commission municipale, fondée par M. le préfet de la Seine en vue de présider au progrès de l'enseignement du chant, dans les écoles communales de Paris, a désigné l'édition in-8° des solfèges du Conservatoire, de Cherubini, Catel, Méhul, Gossec, etc., etc. Avec l'accompagnement transcrit par Edouard Batiste, comme devant être donné en prix aux lauréats de cette année. Avis aux familles.

Les compositions musicales publiées pendant le mois, ne sont pas nombreuses, mais, en revanche, il y en a de fort remarquables. L'éditeur Choudens vient de mettre sous presse deux charmantes pages de Ch. Gounod, intitulées, l'une : *Chanson de Printemps*, l'autre : *Où voulez-vous aller ?* écries toutes deux pour voix de contralto, mezzo-soprano, ou soprano. Sur ces deux mélodies, J. Rommel a composé deux *fantaisies transcriptions*, qui se trouvent chez le même éditeur.

— Chez Marcel Colombier, on trouvera la *Légende du Fiancé*, mélodie chantée par Capoul, musique de G. Rupes ; *Ma première pensée*, rêverie, par mademoiselle J. Collas, et le *Réveil*, une très-belle romance, paroles de V. Hugo, musique de F. Goy.

— Nous ne saurions trop recommander la collection importante de musique d'église composée par Ch. Vervoitte, maître de chapelle de Saint-Roch, un des meilleurs auteurs en ce genre. Elle est en vente, soit chez l'auteur, à la maîtrise de Saint-Roch, soit chez Régnier-Cavaux, soit au Ménestrel. Dans cette collection, où chaque page est une œuvre de mérite, il se trouve des solos, des duos, des trios et des chœurs avec paroles latines, faisant partie du répertoire de Saint-Roch ; et un grand nombre de morceaux avec paroles françaises, à l'usage des maisons d'éducation.

— Le *Ménestrel* vient aussi de publier les nouvelles études de Ravina, le pianiste élégant et sérieux à la fois. Ce nouvel ouvrage est divisé en trois recueils : l'un, intitulé *Études mignonnes* ; le second *Études harmonieuses* ; et le troisième les *Contemplations*, douze grandes études artistiques à quatre mains. Cet ouvrage obtient déjà un très-grand succès.

MARIE LASSAVER.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

N est vrai, ma bonne Florence, je ne serai pas de retour à Paris quand tes jeunes cousines y arriveront ; mais s'il m'est impossible de leur servir moi-même de guide, je vais essayer de leur envoyer quelques renseignements qui, du moins, leur prouveront ma bonne volonté de leur venir en aide et peut-être, par la même occasion, pourront être utiles à d'autres amies provinciales.

Toutefois, je suis d'avis, ma très-chère, que toi, qui es tout aussi Parisienne que moi, tu aurais été parfaitement à même de dire à ces demoiselles ce que tu me demandes de leur part. Ceci n'est pas

une protestation de paresseuse, je te prie de le croire, c'est une justice rendue à ta modestie exagérée.

Il est fâcheux que l'époque que l'on choisit généralement pour les voyages dans notre ville soit justement celle où Paris est le moins beau. L'été, c'est une fournaise, une épreuve que ce grand Paris, que tes cousines ont l'air de croire qu'elles trouveront tout pavé d'or et de pierres précieuses ; et pourtant c'est de juin à octobre, alors que Paris n'a presque plus de Parisiens dans ses murs (car tous, à l'approche des chaleurs, s'enfuient à tire-d'aile vers la campagne, les eaux et les bains de

mer), que les étrangers et les habitants des villes françaises, plus ou moins éloignées de la capitale, ont l'air de s'y donner rendez-vous.

Aussi, tous ces visiteurs-là ne se doutent pas de ce qu'est Paris, le vrai Paris. Le Paris que nous habitons et qui est si charmant au printemps, en hiver et en automne ! Ils peuvent même, à merveille, prendre pour des Parisiens, des gens qui viennent d'aussi loin qu'eux, tandis que de leur côté, ces Parisiens supposés doivent les croire des habitants des rives de la Seine. De plus, il arrive souvent que, ne connaissant ni les lieux, ni les usages, et n'ayant pas l'agent nécessaire pour se faire escorter partout d'un cicérone, on visite de confiance certaines choses réputées admirables par une vieille renommée de clocher et qu'on en laisse à l'écart une foule d'autres plus modernes et cent fois plus intéressantes. On retourne ensuite chez soi tout déçu, fatigué, ahuri par ce chaos humain qu'on vient de traverser, et l'on s'écrie : « Ce n'est donc que cela Paris?... »

C'est pour préserver tes gentilles parentes de cette désillusion très-injuste, mais très-motivée et très-naturelle, que je leur signale cet écueil. Je sais bien qu'en quinze jours elles ne peuvent se flatter de tout voir dans cette immense ville où chaque pas conduit à une merveille, où sont réunis avec autant de profusion que de savoir-faire tous les chefs-d'œuvre de l'art, tous les trésors de l'industrie, toutes les délices, tous les raffinements de la civilisation actuelle. Ah ! Paris est bien réellement la perle des capitales... mais une perle un peu ambitieuse peut-être, car elle aspire et travaille chaque jour à en devenir le diamant.

La belle phrase !... les beaux mots ! je viens de m'arrêter court pour la relire, et j'en ris de tout mon cœur. Ne dirait-on pas que je me dispose à entonner un poème épique :

Je chante les beautés de cette ville immense !...

Et cætera, et cætera, et cætera !

Je te fais généreusement grâce du reste, et me hâte de rechercher le fil de mon discours. Qu'est-ce que je disais ?... ou plutôt, non ; qu'est-ce que je voulais dire ?

Tout simplement que, comme tes jeunes parentes ne pourront tout voir en quinze jours, quelque bonne volonté qu'elles y mettent, il faut nous arranger de manière à ce que, par des renseignements clairs et précis, elles en voient au moins le plus possible.

Par exemple, afin qu'elles aient dès leur arrivée une idée de cette animation de tous les instants qui fait ressembler Paris à une ruche en travail, à une immense fourmilière, dis-leur de prier leur père, de ne pas choisir pour leur arrivée ici un dimanche ; car le dimanche la ville n'a pas du tout l'aspect des autres jours. Mais pour leur faire comprendre cela, il faudrait leur expliquer d'abord que dans ce même Paris qui nous occupe, il y a bien des Paris distincts : le Paris des dimanches et le Paris de la semaine ; le Paris des désœuvrés et le Paris des travailleurs ; le Paris qui vend et le Paris qui achète... sans compter une foule d'autres Paris qu'il serait trop long d'énumérer.

Bref, le dimanche, les promenades publiques, les

musées, les rues, les spectacles, appartiennent au Paris qui vend ; à ce Paris composé tout entier de courageux industriels qui, pour la satisfaction de nos besoins, de notre vanité, de notre orgueil et aussi de... leur bourse, se dévouent volontairement à être ensevelis pendant les trois quarts de leur existence dans ces rez-de-chaussées étroites, sombres, souvent malsains, qui étalent cependant au dehors de si chatoyantes séductions dans leurs brillantes vitrines.

Oui le dimanche, Paris qui vend se repose, se promène, s'amuse, emplit ses poumons d'air et son esprit d'agréables pensées pour la semaine laborieuse qu'il va recommencer dès l'aube du lendemain. Par suite, tous les magasins sont fermés, ce qui donnerait aux rues un aspect assez triste sans le joyeux tapage de tous ces gens qui vont et viennent en habits de fête, oubliant pendant ces quelques heures de soleil, de joie et de liberté toute une vie d'assujettissement et de labeur.

Pendant ce temps, le Paris qui achète — ou du moins ce qui reste de ce Paris-là — se disperse dans les riantes campagnes qui avoisinent la Marne et la Seine. Les uns s'en vont rêver sous les paisibles ombrages de Boulogne, de Vincennes, de Meudon, de Saint-Germain, de Ville-d'Avray ; les autres, avides de bruit quand même, courent aux grandes eaux de Saint-Cloud, de Versailles, ou visitent les musées, les royales demeures qui leur ouvrent hospitalièrement leurs portes à deux battants ces jours privilégiés.

Aussi, aux abords de toutes les gares, quelle bousculade, quel tumulte ! Les chemins de fer regorgent de monde, il y a pénurie de voitures, les omnibus sont constamment complets. Jusqu'à une heure très-avancée de la nuit, il en est ainsi. Le lendemain, plus la moindre apparence de fête : tout est rentré dans l'ordre, chacun a retrouvé son chez soi, et Paris a repris sa tâche et sa figure de tous les jours.

A propos de voitures — je t'ai parlé de voitures, tout à l'heure — je suis bien fâchée pour tes parentes que la saison des courses de printemps soit passée (il est vrai que celle des courses d'automne va commencer), car un des aspects les plus curieux de Paris, c'est cet indescriptible défilé d'équipages contenant tout ce que la cour et la ville ont de brillant, d'illustre, voire même d'extravagant, traversant, au pas, l'avenue de l'Impératrice et des Champs-Élysées, au retour des courses du bois de Boulogne ou de la Marche.

On prend une chaise sous les arbres qui bordent l'une de ces deux avenues, et pour la modique somme de 10 centimes que coûte cette chaise, on a le droit de regarder aussi longtemps que l'on veut, défiler devant soi les plus splendides calèches, les chevaux les plus fringants, les toilettes les plus magnifiques, les femmes les plus élégantes et les plus titrées de Paris.

Le spectacle des curieux et des curieuses qui circulent à pied, de droite et de gauche, entre les pelouses et les massifs, n'est pas non plus à dédaigner, il t'en souvient, n'est-ce pas, Florence ?

Que de bonnes après-midi nous avons passées ainsi à regarder, à admirer de compagnie !

Et aux Tuileries donc !... Les Tuileries, voilà en-

core un endroit où il faut envoyer tes cousines. Je suis sûre qu'elles seront ravies de ce qu'elles y verront. C'est si joli, ces groupes de jeunes filles, de jeunes femmes, de nourrices et de fillettes qui travaillent, causent, jouent, lisent à l'ombre des marronniers et des orangers, avec autant d'aisance et de liberté que si elles étaient dans leur propre jardin.

Ces réunions en plein air sont une des habitudes particulières à notre grande ville qui, dans presque chaque quartier, a ainsi un square fréquenté par toutes les mères et tous les enfants du voisinage, privés chez eux d'air, d'espace et de soleil.

A cinq heures (je reparle des Tuileries) la musique d'un régiment de la garde arrive, et jusqu'à six heures, au plaisir d'être installée commodément dans ce charmant jardin tout plein d'animation et de fraîcheur, vient se joindre l'agrément d'entendre un excellent concert. Retourne-t-on chez soi par le Palais-Royal? autre concert. Par la place Vendôme? concert encore. Oh! les habitants de Paris, même les moins favorisés de la fortune, ne manquent pas de distractions de tous genres quand ils veulent ou savent les prendre!

Un mot encore sur les Champs-Élysées, dont je prononçais le nom tout à l'heure; c'est le soir surtout qu'il faut les voir, avec leurs lumières, leurs boutiques ambulantes, leurs spectacles; je recommande à Fanny les nombreux théâtres de Guignol, Guignolet, Gringalet, etc., qui feront sûrement son bonheur.

Ne manque pas d'envoyer tes chères voyageuses au parc Monceaux, le plus ravissant des parcs; au bois de Vincennes, plus solitaire, mais tout aussi joli que le bois de Boulogne; aux buttes Chaumont, dont les travaux d'embellissement sont fort avancés, et d'où l'on peut contempler le plus splendide des panoramas.

Je ne dis rien ici des églises; tu les indiqueras aussi bien que moi à ces dames; mentionnons-les toutefois, pour te les remettre en mémoire ou pour que tu supplées à mes inadventances : la majestueuse Notre-Dame, d'abord; — la Madeleine, Saint-Vincent-de-Paul et son élégant péristyle; — l'antique Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Etienne-du-Mont et son merveilleux jubé; Saint-Germain-des-Prés, avec ses belles peintures à fresque de Flandrin; Saint-Roch, Saint-Eustache, Saint-Sulpice, Saint-Philippe-du-Roule, Sainte-Clotilde, Sainte-Geneviève (le Panthéon), la rustique Notre-Dame-des-Champs, Saint-Augustin, à peine terminée (au bout du boulevard Malesherbes); la Trinité; Saint-Eugène, enluminé comme un missel ou comme une salle de l'Alhambra; Notre-Dame-de-Lorette, etc. Ai-je tout dit? non certes, tu ajouteras ce qui manque...

Je ferai plaisir aussi, je crois, à tes pieuses jeunes parentes en leur indiquant le calvaire ou chemin de la croix des buttes Montmartre, calvaire très-curieux, bâti sur l'emplacement d'une ancienne abbaye dont quelques fragments en ruines subsistent encore et où se font chaque année de nombreux pèlerinages.

Après les églises, les musées : voici le palais des Thermes et le musée de Cluny, si intéressant pour celles qui ont, comme moi, la passion du moyen

âge et de la Renaissance; le musée d'artillerie, puis le Louvre, qui est en quelque sorte une ville de musées : musée Égyptien, musée Assyrien, musée des antiques, musée des Souverains, musée de marine, musée Campana, etc., etc. Je ne puis passer sous silence non plus le fameux musée de tableaux dont vous a si souvent parlé avec autant d'intérêt que de science notre collaboratrice madame Claude Vignon; puis le musée du Luxembourg, consacré aux œuvres des artistes vivants, enfin, le musée de Versailles, avec ses grands tableaux de batailles et d'histoire, etc.

La manufacture de porcelaines de Sèvres, les Gobelins et le Conservatoire des Arts et Métiers, sont encore fort intéressants à parcourir.

Je ne dirai mot ni des Invalides, ni de la colonne Vendôme, ni de l'arc de Triomphe, ni du jardin des Plantes...

Parlons de choses plus modernes : du palais de Justice, par exemple, du magnifique tribunal de Commerce, des nouveaux boulevards... enfin, si tes cousines veulent m'en croire, elles prendront le chemin de fer de Paris à Auteuil, place du Havre, et descendront à la porte Maillot, pour aller visiter le Jardin d'acclimatation et son curieux aquarium. Puis une autre fois, un dimanche, par un beau soleil, notre petite Fanny priera son complaisant papa de la conduire à une matinée enfantine du Pré-Catelan... c'est là qu'elle s'amusera!

Si les souvenirs historiques ont quelque charme pour ses sœurs, je les enverrai à Versailles, dont le tapis vert, les statues, les charmilles et les pièces d'eau leur rappelleront le siècle du grand roi. Elles y verront encore le village suisse construit pour Marie-Antoinette au petit Trianon; le délicieux jardin — un peu négligé aujourd'hui — dit *Jardin du Roi*.

Après Versailles, Saint-Cloud; là, je dirai à ces dames de grimper par de sinueux et ombreux sentiers à la partie du parc appelée *lanterne de Diane*. D'en haut, elles apercevront tout Paris, et la plus pittoresque partie de la vallée de la Seine.

Je n'en finirais pas avec ces monuments et ces souvenirs du passé, et cependant il y a, dans un autre genre, bien des choses curieuses encore à voir à Paris. Commençons par une de celles que j'aime le plus : le marché aux fleurs de la Madeleine, et une de celles que j'aime le moins : la Bourse, cette affreuse Bourse qui engloutit tant de fortunes, d'honorabilités et de bonheurs!...

On trouve le premier tout charmant, tout frais, tout parfumé, trois fois par semaine, au pied des marches du temple. Quant à la seconde, il est facile d'avoir une idée de ce qui s'y passe en y entrant, de midi à trois heures, n'importe quel jour de la semaine. Je t'assure que la vue des séances orageuses de cette Bourse de Paris offre un curieux tableau de mœurs, une des actualités les plus palpitantes de notre siècle d'argent.

Un jour, me racontait-on, une brave paysanne passait devant la Bourse au moment où vainqueurs et vaincus de la rente en sortaient. Elle se crut, dans sa naïveté, en face d'une église : « Seigneur! s'écria-t-elle, y en avait-il d'ces biaux messieurs, au sermon!... j' m'étois pourtant laissé dire qu' les gens d' Paris y n'étoient pas dévots... comme

on calomnie l' monde ! j' m'en vas joliment conter ça à mon homme, afin qu'y ne s' fasse plus tant tirer l'oreille quand j' voudrai l'emmener à l' messe avec moi ! »

Une chose intéressante que j'allais oublier, c'est le palais Pompéien de l'avenue Montaigne, bâti, il y a quelques années, par le prince Napoléon, sur le modèle de la célèbre maison de Diomède. On y donne, depuis quelque temps, des concerts très-intéressants.

Il y a encore à visiter l'église russe, avec sa coupole étincelante et sa croix grecque toute dorée. Je suis certaine aussi que ta cousine Emma, la ménagère, parcourra avec un plaisir véritable les Halles Centrales et ces immenses bazars où l'on trouve tout ce qui peut être utile ou simplement confortable dans un intérieur intelligemment ordonné. Fanny, de son côté, se pâmera d'admiration devant les magasins de jouets de la rue de Rivoli, des passages, devant les poupées de la rue de Choiseul et les affriandants étalages des pâtisseries et des confiseurs. — Je ne lui en fais pas reproche, c'est de son âge. — Quant à Juliette, je la vois d'ici arrêtée, séduite à chaque pas par les mille riens élégants, les brimborions sans nom et les délicieux colifichets que nos modistes, nos confectionneuses, nos merciers et nos joailliers savent étaler avec tant d'art aux yeux ravis des promeneurs. Je le lui prédis, toute sa petite bourse y passera !...

Mais le temps me presse, la place me manque et je n'ai pas dit un seul mot des théâtres. Je ne recommanderai pas à tes cousines tous les spectacles, il s'en faut ! Je leur parlerai seulement de ceux où nos pères nous conduisaient quelquefois, alors que toutes deux nous habitions Paris.

Il y en avait un que ton père préférât pour nous à tous les autres : c'était le Théâtre-Français, surtout quand on y jouait certains ouvrages du vieux répertoire classique et quelques pièces aussi du répertoire moderne. Après les Français, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique ; de loin en loin, le Gymnase. De plus loin en plus loin encore, l'Opéra et les Italiens — cela coûte si cher ! — enfin, à l'occasion, la féerie nouvelle.

Il y avait enfin l'Hippodrome, les Cirques, le Diorama des Champs-Élysées ; puis, quand des petites amies de l'âge de Fanny venaient nous visiter, le théâtre Séraphin, les Marionnettes-Lyriques, Cleverman ou Robin.

Que de choses j'aurais encore à te rappeler, à dire à tes parentes ! mais la place, la place !...

Au revoir donc, ma Florence. Bon voyage, mesdemoiselles. Si j'ai pu vous être d'une toute petite utilité aujourd'hui, je ne vous demande en reconnaissance qu'un souvenir sympathique, alors que vous passerez devant la vitrine de votre journal, boulevard des Italiens. Vous songerez qu'il y a là nombre de personnes occupées seulement à préparer, à réunir, à inventer ce qui doit vous être utile, amusant, instructif ou agréable, et vous vous direz que parmi ces personnes, il en est une surtout qui vous est particulièrement attachée et dévouée : c'est

Votre vieille amie
JEANNE.

MODES

Il m'est impossible, ma chère amie, de t'envoyer des nouveautés : en ce moment où Paris est désert, tout ce que je puis te dire ce sont les rumeurs, mais bien vagues encore, qui circulent à propos des modes de la saison prochaine ; on parle de révolution dans les pardessus et d'insurrection dans les chapeaux qui menacent de se mettre en grève si on ne leur accorde pas un peu plus d'importance !

Les pardessus ne ressembleront pas à ceux de l'hiver dernier : ce seront des paletots sacs, plutôt courts que longs, des manches de différentes formes, des pointes empruntées au peplum, mais plus de basquines plus de ceintures sur les confections. Le petit paletot droit en cachemire brodé, que l'on a porté cet été, devient un vêtement indispensable pour cette saison ; on le fait mêlé de perles et passementerie ou soutache, ou tout perlé comme le patron que je t'envoie sur la planche jaune ; quelques personnes le brodent en perles blanches, on en perles noires sur cachemire blanc ; ils sont généralement garnis d'un effilé en perles. On fait aussi ce modèle en cachemire noir uni, orné simplement d'un galon clouté et garni d'un effilé en thibet ou d'une petite guipure.

Les jupes des robes sont toujours taillées en pointes ; on les fait unies ou ornées sur les coutures de biais de satin, de galons cloutés, de passementeries, mais on emploie très-peu les garnitures posées à plat tout autour de la robe ; les coutures en biais offrent quelques difficultés pour ces sortes de garnitures.

Les jupons sont aujourd'hui tout à fait sans plis dans le haut et taillés en pointes comme les robes. Les jupons blancs sont brodés ou soutachés sur l'ourlet ou au-dessus ; les garnitures et entredeux de dentelles se posent au bord ; on termine le jupon par une série de plusieurs petits plis, puis un petit ourlet et un entredeux en valenciennne garni d'une valenciennne assortie, ou bien une bande composée de carrés plissés en long et de carrés brodés, ou des carrés en filet guipure mêlés de carrés brodés ou plissés ; on met au bord de cette bande une garniture, soit brodée, soit en filet guipure.

Engage ta cousine Cécile à ne pas faire trop de fantaisie dans son costume d'amazone : la fantaisie lui est permise pour ses toilettes de bains de mer, mais pour monter à cheval, la toilette doit être d'une simplicité sévère : pas de nuances tranchantes ni de flots de rubans, le corsage tout à fait montant avec basques plus ou moins longues ; elle peut, si elle veut, l'ouvrir dans le bas sur un gilet blanc, mais pas de rouge, il faut qu'elle renonce à sa nuance favorite, seulement une petite cravate, haute d'un doigt, qu'elle pourra choisir à son goût. La robe peut être en alpaga blanc ou gris uni, aucune rayure ni carreau ; si elle était pour toi, je te conseillerais de la prendre bleu foncé ou marron. Quant à sa plume blanche elle peut la mettre sur une toque, mais non pas sur le chapeau haut de forme, que l'on adopte généralement cette année.

Les plages de bains de mer et les villes d'eaux ont toujours eu le privilège de servir de théâtre aux exhibitions les plus étranges ; mais il faut reconnaître que cette année la mode semble, au contraire, viser à moins d'excentricité.

Constatons cependant que le rouge est, comme l'année dernière, la couleur dominante au bord de

la mer ; on porte des jupons rouges, des mant aux rouges depuis la vareuse jusqu'au grand burnous, voire même des bas rouges, des chemisettes rouges, des chapeaux surchargés de rubans ou de velours rouges ; les plus modestes se contentent d'une cravate rouge, ou d'un liseré au bord du manteau, du jupon ou de la robe.

J'ai vu, ces jours derniers, une jeune fille portant un jupon rouge découpé à larges écailles bordées d'un galon noir et ornées d'une broderie en soutache noire ; sa robe rayée à larges raies noires et blanches, plus courte que le jupon, était ouverte devant et relevée sur les côtés ; son jupon était assez court pour laisser voir un bas coté rouge et noir, sur lequel était une botte en chevreau noir piquée en rouge, avec ganse noire et rouge et glands rouges ; la chemisette accompagnant cette toilette était en cachemire rouge avec broderie en soutache noire mélangée de perles de jais ; la veste, en cachemire blanc, était bordée d'une guipure noire surmontée d'une passementerie avec jais ; cette veste était sans manches et laissait se développer les manches rouges de la chemisette, brodée jusqu'au coude comme les manches d'un husard ; un grand burnous blanc, garni d'une corde et de glands rouges, était jeté négligemment sur ses épaules, et sa tête était couverte d'un *semblant* de chapeau chinois, japonais ou siamois, je ne sais trop lequel, mais toujours est-il qu'il était armé d'une pointe menaçant les nuages ; cette coiffure, fort petite d'ailleurs, servait à soutenir un flot de velours couleur ponceau mélangé de guipure noire et d'un cordon de petits pavots rouges.

Ne crois pas, ma chère petite, que j'exagère rien dans cette description.

Reposons maintenant notre vue sur deux modestes cousines dont les toilettes fort distinguées peuvent être copiées par les jeunes élégantes et autorisées par toutes les mamans. La plus jeune, qui a dix-sept ans, portait une robe en poils de chèvre à fine rayure blanche et noire ; la robe était découpée à petites dents pointues, bordées d'un petit biais en taffetas bleu ; elle était un peu plus courte que le jupon descendant jusqu'à la cheville ; il était en molhair blanc, bordé d'un large biais bleu, et orné de pattes en taffetas bleu, maintenues par des boutons en nacre blanche ; le canezou blanc en organdi, avec plis figurés par des biais en taffetas bleu ; le petit paletot-sac avec capuchon était pareil à la robe, découpé de même et bordé d'un biais bleu ; le chapeau de paille rond à fond bas et bords un peu larges, tombant devant et derrière, était orné d'un cordon de bluets, posés sur un velours noir.

La plus âgée, qui a vingt-deux ans, est en deuil : elle avait une robe en mousse marine gris clair, bordée d'un galon gris plus foncé avec clous noirs ; le jupon blanc était orné au bord d'une bande noire avec broderie mexicaine blanche ; au-dessus, la

même broderie était répétée en noir sur le jupon même ; la ceinture peplum était bordée du même galon que la robe, les pointes terminées par un gland tibet noir ; le corsage était orné du même galon, la ceinture était gris foncé avec clous noirs. Son burnous blanc liseré en noir avec glands noirs, était fort joli sur sa robe grise. Un chapeau Watteau, avec cordon de lierre en taffetas noir, complétait cette charmante toilette.

Les deux cousines portaient non la botte, mais la bottine en chevreau, chaussure indispensable sur les plages.

On a grand tort de se préoccuper de toilettes à effet pour les bals ; dans cette saison, les plus simples sont certainement les plus jolies, et si j'engage toujours, en hiver, nos jeunes amies à adopter les robes blanches, elles devront à plus forte raison donner la préférence au blanc pour les bals d'été ; presque toutes se font avec peplum, il n'est cependant pas indispensable : on peut faire une jupe simple ornée de rouleautés étroits en taffetas de couleur ou alternés, blancs et de couleur. J'ai remarqué une très-jolie toilette de jeune fille, en tarlatane blanche ; la jupe coupée en pointes, bien tendue, bordée dans le bas d'un rouleauté en taffetas blanc placé entre deux rouleautés roses ; trois autres rouleautés placés devant à trente centimètres au-dessus de l'ourlet, et baissant jusqu'au lé de derrière où ils n'étaient plus qu'à dix centimètres de l'ourlet ; ces rouleautés formaient des dents rondes, le corsage décolleté en carré, froncé à l'encolure et à la taille ; les entournares et le poignet du haut étaient recouverts de trois petits rouleautés, un blanc et deux roses ; la ceinture avec chou était rose brodée de perles blanches ; la chemisette, décolletée en rond c'est-à-dire arrondie aux épaules, et droite d'une épaule à l'autre, bouillonnée en long ; les bouillonnés séparés par un rouleauté rose, la manche bouillonnée de même ; l'encolure et le bas de la manche terminés par un poignet recouvert du rouleauté, et surmonté d'une engrelure dans laquelle était passé un ruban rose. La coiffure était faite avec un cordon de petites feuilles de roses semées de quelques boutons de roses.

Comme toilette de jeune femme, les robes en étoffes légères sont préférables en cette saison aux robes de taffetas ou faye.

En fait de toilettes de bal peu coûteuses, je conseille aux jeunes économes d'adopter les robes en linos blanc ou gris très-clair, ornées de biais ou de simples lisérés de couleur ; l'organdi ou la grenadine de laine ; cette dernière est bien moins jolie, il est vrai, est excessivement *bon marché* ; toutes ces toilettes pourront l'année prochaine être utilisées à la ville.

Adieu, chère Thérèse, crois à l'affection sincère de ta GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche IX

COTÉ DES BRODERIES. — 1 à 6, Paletot en cachemire perlé — 7, M. J. — 8, C. G. — 9, *Augustine* — 10, A. L. — 11, J. B. — 12, A. L. — 13, M. V. — 14 et 15, Parure — 16, J. B. — 17, Pale — 18, *Pauline* — 19, C. M. — 20, B. B. — 21, E. T. — 22, *Thérèse* — 23, A. B. — 24, Entredeux — 25, A. D. — 26, N. H. — 27, M. P. — 28, E. N. — 29, P. B.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 5, Robe de baptême — 6 à 12, Costume de petit garçon — 13 à 16, Capeline — 17 à 19, Semainier — 20 à 23, Panier à ouvrage — 24, Dentelle au crochet — 25 et 26, Voile de fauteuil crochet tunisien — 27, Entredeux filet guipure.

COTÉ DES BRODERIES

1 à 6, PALETOT en cachemire perlé.

- 1, Devant.
- 2, Moitié du dos.
- 3, Col.
- 4, Manche, dessus.
- 5, Manche, dessous.
- 6, Croquis.

Ce vêtement se fait en cachemire noir, avec perles de jais; le dessin est disposé de manière à faire à volonté le paletot tout droit dans le bas avec le semé de perles seulement, ou découpés à dents pointues; on reproduira ce semé de perles sur le patron n° 2. (Voir la gravure de modes.)

7, M. J. enlacés, anglaise, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

8, C. G. enlacés, romaine, plumetis.

9, *Augustine*, plumetis et pois.

10, A. L. D., anglaise, plumetis et cordonnet.

11, J. B. enlacés, romaine, plumetis.

12, A. L., gothique, linge de table, plumetis et cordonnet.

13, M. V. enlacés, plumetis.

14 et 15, PARURE, plumetis, cordonnet et broderie mexicaine.

16, J. B. enlacés, anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.

17, PALE, plumetis, cordonnet et jours.

18, *Pauline*, anglaise, pois.

19, C. M. enlacés, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

20, B. B. enlacés à l'impériale, anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.

21, E. T. enlacés, plumetis et cordonnet.

22, *Thérèse*, anglaise, plumetis et cordonnet.

23, A. B. enlacés, anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.

24, ENTREDEUX, plumetis et cordonnet.

25, A. D., anglaise, feston.

26, N. H., gothique, feston et pois.

27, M. P., romaine, linge de table, plumetis, cordonnet et pois.

28, E. N. enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.

29, P. B. enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1 à 5, ROBE DE BAPTÊME,

- 1, Devant.
- 2, Dos.
- 3, Manche.
- 4, Ornement du bas de la jupe.
- 5, Croquis.

Il faut avoir soin, en taillant la robe, d'enlever l'étoffe sous les entredeux; enlevez la largeur de l'entredeux, sauf le rempli, et ajoutez aux bandes d'intervalle la longueur nécessaire pour faire les plis. Lorsque vos plis sont terminés, vous posez les entredeux en les fixant par un cordonnet sur le trait uni, et vous faites tout autour un feston léger pour découper comme de l'application. Le côté n° 2 est le côté droit du dos; il faut au côté gauche remplacer l'entredeux du milieu par une bande droite sur laquelle vous posez les boutons.

6 à 12, COSTUME DE PETIT GARÇON.

- 6, Devant.
- 7, Dos.
- 8, Petit côté du dos.
- 9, Jupe, moitié du devant.
- 10, Manche, dessus.
- 11, Manche, dessous.
- 12, Epaulette.

Ce petit vêtement, paru en Juin sur la gravure, peut être fait en popeline ou en drap léger pour l'automne, et en velours pour l'hiver, ou la veste seule en velours et la jupe en popeline d'Irlande unie, les dents sont bordées de velours brodé de perles noires. Le n° 9, moitié du devant de la jupe, est la seule partie coupée un peu en biais, le reste de la jupe, qui doit avoir en tout 1 mètre 60 à 1 mètre 80 de large, est droit. Si vous faites le vêtement en drap, l'ornement sera en drap noir ou de nuance plus foncée que le drap bordé d'une sou-tache noire; s'il est en popeline, la broderie en perles noires sera faite sur un bord en popeline ou en velours de nuance plus foncée que le vêtement.

13 à 16, CAPELINE.

13, Fond.

14, Passe.

15, Pèlerine.

16, Croquis.

On fait cette capeline en cachemire ou flanelle, doublée de foulard ; il faut coudre la doublure de la passe avec le fond, dessus et doublure ; puis on pose le dessus de la passe en fixant les dents seulement aux creux sur le fond ; on joint ces deux parties à la pèlerine en faisant quelques plis derrière ; le devant est orné d'une ruche et les dents sont garnies d'une petite frange en perles.

17 à 19, SEMAINIER AVEC appliques dorées.

17, Patron du semainier.

18, Détail du travail.

19, Croquis.

Le détail donné au n° 18 est le travail entre les deux rangs de perles en appliques. Le noir et le milieu du fond sont en point ordinaire de tapisserie ; tout le travail est en soie d'Alger et doit être fait au métier ; le bord est noir et le reste bleu, vert, violet ou ponceau ; vous fixez vos appliques avant de retirer le canevas du métier ; vous taillez deux cartons de moyenne épaisseur sur le patron n° 17, sur l'un vous fixez le semainier en passant un fil fort à points devant tout autour du canevas, plaçant le carton bien droit à l'envers du semainier et le maintenant par de grands points, laçant d'un côté à l'autre ; vous couvrez un des côtés de l'autre carton d'un taffetas assorti à la nuance de la soie d'Alger ; vous réunissez ensuite vos deux cartons par un surjet tout autour, puis vous le recouvrez d'une corde ou *nerveure*, toujours de nuance assortie. Le prix des appliques est de 25 francs chez mademoiselle Ribaut. Il vous faut, en outre, un écheveau de soie d'Alger noire et trois écheveaux de couleur.

20 à 23, PANIER A OUVRAGE.

20, Dessin pour devant du panier.

21 et 21 bis, Dessins pour le dessus du panier.

22, Dessin pour le côté.

23, Croquis.

Le dessin n° 20 donne la dimension du panier qui a servi pour modèle ; on fait ce petit lambrequin en flanelle rouge découpée à petites dents ; l'applique qui forme la fleur est blanche, retenue au milieu par un point en soie mais ou une perle et trois points lancés en laine très-fine vert clair ; les feuilles et la tige sont en laine un peu plus foncée ; le bord est un point de chausson en laine noire ; on peut remplacer la laine par de la soie d'Alger dédoublée.

Le dessus du panier est orné d'un petit galon ouragé noir et blanc, posé en X sur le panier, et des deux points 21 et 21 bis ; le couvercle est bordé d'une petite bande découpée en flanelle rouge, brodée en point de chausson noir ; on met un petit gland en laine dans l'intervalle de chaque dent ; les anses sont entourées d'une laine de couleur assortie. Ce panier est doublé en soie légèrement ouragée et piquée ; on met une chenille en soie pour couvrir toutes les coutures de la doublure dans les angles.

24, DENTELLE au crochet, imitation de guipure.

Cette dentelle se fait en travers ; on peut, suivant

la destination, l'exécuter en fil d'Irlande ou cordonnet noir de diverses grosseurs. Voir le *Petit Manuel*, page 7 (espace des mailles).

Montez une chaîne de 10 mailles.

1^{er} RANG. — 3 mailles-chainettes — 1 bride prise dans la 10^e maille de la chaîne — 1 maille-chainette — 3 brides dans la 4^e maille — 1 maille-chainette — 1 bride dans la 4^e maille — 1 bride.

2^e RANG. — 3 mailles-chainettes — 1 bride prise entre les deux brides du rang précédent — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la bride du milieu — 3 mailles-chainettes — 2 brides prises entre la bride et les 3 mailles-chainettes du commencement du 1^{er} rang.

3^e RANG. — 3 mailles-chainettes — 1 bride prise entre les deux brides du rang précédent — 1 maille chainette — 3 brides dans la demi-bride du rang précédent — 1 maille-chainette — 2 brides prises entre la bride et les trois mailles-chainettes du commencement du rang précédent.

4^e RANG. — Comme le 2^e.

5^e RANG. — Comme le 3^e.

6^e RANG. — Commencez par faire tout le travail du 2^e rang, puis avant de retourner votre ouvrage pour le rang suivant, vous faites les grandes branches du milieu de l'écaïlle, c'est-à-dire : 12 mailles chainettes — 1 maille passée dans la 1^{re} de ces 12 mailles — 9 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la même maille — 7 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la même maille. — 9 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la même maille — 11 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la même maille — retournez votre travail en tournant votre fil derrière les branches — faites 1 demi-bride en piquant le crochet entre les deux brides pour replacer le fil comme à la fin du 2^e rang avant de commencer le 7^e rang.

7^e RANG. — Comme le 3^e.

8^e RANG. — Comme le 2^e.

9^e RANG. — Comme le 3^e.

10^e RANG. — Comme le 2^e d'abord. Lorsque le travail semblable à celui du 2^e rang est terminé, avant de faire le 11^e rang, vous commencez le bord de l'écaïlle en faisant : 3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 6^e maille de la première branche — 3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 5^e maille de la 2^e branche — 3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 4^e maille de la 3^e branche — 3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 5^e maille de la 4^e branche — 3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 6^e maille de la 5^e branche — 3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans le haut de la dernière bride du 2^e rang — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans la 3^e maille-chainette du commencement du 1^{er} rang — retournez votre ouvrage pour faire le rang à jour du bord de l'écaïlle avant de commencer le 11^e rang — 1 maille chainette — 7 fois : (1 bride dans la 2^e maille — 1 maille-chainette — 1 bride — 1 maille-chainette).

11^e RANG. — Comme le 3^e. Il se fait à la suite du rang à jour de l'écaïlle, aussi les 3 mailles-chainettes du commencement du rang sont remplacées par une bride.

12^e RANG. — Faites entièrement le travail comme au 2^e rang — puis terminez l'écaïlle en faisant autour 1 maille-chainette — 15 fois : (1 maille passée

dans la 2^e maille — 1 maille-chainette) — 1 maille passée dans la 1^{re} des 3 mailles-chainettes du commencement du 1^{er} rang — retournez votre ouvrage pour exécuter le rang à picots de l'écaille — le picot est fait par : 4 mailles-chainettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans la chaîne et le fil de la dernière demi-bride : — 9 fois — (3 demi-bridés — 1 picot) — 3 demi-bridés — 1 maille passée entre les 2 brides de la fin du rang précédent.

13^e RANG. — 3 mailles-chainettes — 1 bride prise comme la maille passée — 1 maille-chainette — 3 brides prises dans la demi-bride — 1 maille-chainette — 2 brides prises entre la bride et les 3 mailles-chainettes du commencement du rang précédent.

Retournez au 2^e rang et répétez le travail du 2^e au 13^e rang, chaque écaille étant composée de douze rangs.

Il faut, aux écailles suivantes, à la 2^e maille-chainette du 1^{er} picot, faire une maille passée dans le milieu du 9^e picot de l'écaille précédente, pour réunir les deux écailles comme elles le sont au croquis n° 24.

25 et 26, VOILE DE FAUTEUIL en crochet tunisien.

On fait ce carré en laine 5 fils ordinaires; on peut pour le dessin employer des restes de laine, nous avons indiqué les nuances pour diriger les personnes peu accoutumées à ce genre de travail. On fait le crochet tunisien par bandes : 4 en laine noire et 3 en couleur; les bandes noires ont 10 mailles de largeur et 114 rangs de hauteur. Les larges bandes sont en laine de trois couleurs, noir, rouge et blanc.

Montez 30 mailles en laine noire et faites 9 rangs avec cette même laine — 25 rangs en laine rouge — 9 rangs en laine noire — 25 rangs en laine blanche — 9 rangs en laine noire — 25 rangs en laine rouge — 9 rangs en laine noire. On fait une seconde bande pareille à celle-ci, puis une troisième en remplaçant le blanc par le rouge et le rouge par le blanc.

On réunit toutes ces bandes comme l'indique le n° 26, et l'on exécute le dessin donné au n° 25, en ayant soin de retourner la planche de manière à lire la légende placée en bas du dessin; il est nécessaire, pour faire la broderie de ce carré, de le monter sur un métier à tapisserie. La broderie terminée, on fait deux rangs de crochet à jour autour du carré, et l'on place les petits glands en laine comme l'indique la légende du n° 26. — On peut employer ce dessin pour coussin ou tapis.

27, ENTREDEUX en filet guipure. (Voir le Petit Manuel, p. 14.)

Le point du milieu est une roue sur une croix qui traverse 5 carrés dans un sens et 5 dans l'autre; cette roue est entourée de huit points de cône; aux quatre angles on fait un point de reprise formant fer à cheval, et dans l'intervalle une croix double que l'on fait en tournant le fil autour des angles et passant toujours l'aiguille tantôt en dessus et tantôt en dessous des fils; tout ce dessin est entouré par un cadre en point de toile et rempli en point d'esprit.

Ce dessin peut servir pour bord de jupon ou pour cadre de voile de fauteuil.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin de M. Roguier.

Coin pour coussin. Le mais est en codronnet, le blanc en soie d'Alger; si vous pouvez ajouter une ou deux nuances en soie d'Alger, donnez la préférence d'abord au ponceau, puis au bleu. Ce dessin cachemire pourra aussi vous servir pour tabouret de piano, en supprimant la bordure.

DESSOUS DE LAMPE

Ce dessous de lampe est brodé en soie d'Alger, en point ordinaire, sur canevas de Chine; on peut le border d'une chenille, d'une ruche ou d'une dentelle au crochet. On le monte sur carton enfermé entre le canevas et un rond en percaline ou taffetas légèrement ouaté.

ABAT-JOUR

Troisième quart de l'abat-jour.

GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune fille. — Robe en mousse marine avec biais en taffetas, sur les coutures et au bas de la jupe, sur lesquels sont posés des boutons en nacre blanche; la ceinture en gros grain est ornée des mêmes boutons. — Canezou en organdi avec biais et boutons de nacre semblables à ceux de la jupe. — Burnous en grenadine à rayure satinée, avec glands Thibet. — Chapeau Tircis avec ruban sur lequel est posé un cordon de marguerites blanches.

Toilette de jeune femme. — Robe en foulard rayé, bordée d'un galon noir perlé. — Corsage à taille ronde; la manche est ornée en haut et en bas du même galon. — Ceinture en gros grain brodée en perles de jais et fermée par une rosette en passementerie avec perles. — Paletot sac en cachemire avec semé de perles orné d'une frange en perles. — Chapeau en paille d'Italie avec guirlande de sorbier.

Toilette de petite fille. — Robe en poils de chèvre, découpée en écailles; les écailles sont bordées d'un velours noir surmonté d'un rouleauté en satin ponceau, au-dessus duquel est posée une petite guipure noire; jupon en cachemire. — Chemisette en cachemire ponceau, ornée de pattes en velours noir. — Bains de mer en molleton à semé. — Bottes en cuir de Russie.

Au 15 septembre, les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront les patrons suivants :

Robe de chambre pour homme.

Bains de mer pour petite fille. — Gravure du 1^{er} septembre.

Collet à capuchon pour baby.

Vareuse.

Corsage à basque découpée. — Gravure n° 3530.

Mosaïque.

LE LIN.

L'usage du lin remonte à la plus haute antiquité; les Egyptiens attribuaient à Isis, les Grecs à Minerve, les Lydiens à Arachné, la merveilleuse découverte qui, d'une plante, tira le fil blanc et solide avec lequel on ourdit les vêtements. Le rouet, la quenouille, la navette et le métier sont au nombre des plus anciennes et les plus précieuses inventions du génie humain.

L'usage du lin était très-répandu en Égypte, ainsi que l'attestent les momies, enveloppées de bandelettes de lin; les prêtres et les statues des dieux étaient vêtus de lin; les Hébreux, ainsi qu'en font foi le Pentateuque et le Livre des Rois, faisaient usage du lin, surtout pour la tribu d'Aaron. Les Grecs tirèrent cette plante d'Égypte et les Romains imitèrent les Grecs. Pourtant, l'emploi du lin, comme vêtement, ne devint général chez eux

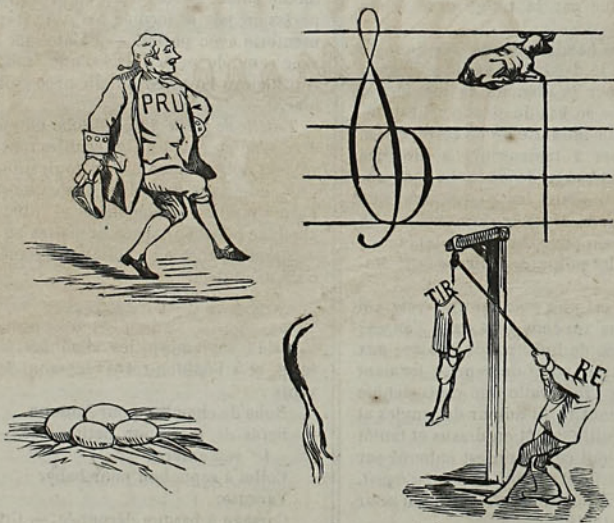
que sous les empereurs; la laine suffisait à la Rome antique. Plinius s'étonne que de cette plante si frêle on puisse fabriquer le tissu des voiles qui emportent les vaisseaux, et il atteste que, de son temps, la culture du lin était connue jusque chez les Morins et les Ménapiens. La culture du lin et sa fabrication étaient familières aux peuples du nord, surtout aux Flamands et aux Anglo-Saxons. — On voit dans l'Histoire ecclésiastique que saint Cuthbert, qui vivait au septième siècle, sur les frontières de l'Écosse, reçut en don de l'abbesse Verca, une pièce de toile d'une finesse extraordinaire, dans laquelle il fut enseveli. Mathilde de Flandre, femme de Guillaume le Conquérant, appela en Angleterre des tisserands de son pays, auxquels elle fit donner de grands privilèges.

De nos jours, la quenouille et le rouet sont remplacés par des machines; la France et l'Angleterre tirent beaucoup de lin de la Russie.

Le mot du Logogriphe d'Août est : **CHIEN**, où l'on trouve : **NICHE — CHINE — NICE**.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : Les conseillers ne sont pas les payeurs.

RÉBUS





Conçu par, exp. 7, des Femmes 19, 1, Paris

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1

34^e année, Septembre 1866.

Bonnell's Desterboeg, Ave. des Capucins 8^{me} Porte de Cologne

S.B. Fuller 66 Pall Mall London.

A. 2^e M.

Amsterdam Desterboeg, Vrijheidsstraat 1, 349

